

Hors-jeu

Gérard Delteil

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

GÉRARD DELTEIL

HORS-JEU



GÉRARD DELTEIL

HORS-JEU

COLLECTION ANTICIPATION

Texte présenté par
Patrick MOSCONI



6, rue Garancière – Paris VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1987 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-03733-8

CHAPITRE PREMIER

Une boule d'une blancheur aveuglante fusa dans le ciel sombre, parut demeurer suspendue dans l'espace, se divisa en une multitude de scintillements orangés qui redescendirent lentement vers le sol. Le paysage ravagé prit des teintes étranges puis fut à nouveau plongé dans l'obscurité. Des tirs croisés de missiles suivirent. Les fusées explosaient dans un grondement assourdissant, soulevant des gerbes de roche pulvérisée, creusant de gigantesques cratères.

Le dos collé à la paroi d'acier de l'abri souterrain, le capitaine Cochrane conservait les yeux fixés sur son poignet. Sous les coups de boutoir, le cube de métal qui les protégeait, lui et ses hommes, vibrait, la lumière vacillait, mais l'officier ne cessait d'observer les chiffres et les lettres qui défilaient sur son terminal-bracelet. Pas un muscle de son visage ne bougeait.

Cochrane était un homme de trente ans, grand et large d'épaules, aux traits harmonieux. Il possédait un menton énergique fendu par une fossette, un nez droit, un regard clair où se lisait sa froide détermination. Sous son casque de plastique moulé descendant bas sur

la nuque, il coiffait sa courte crinière noire en arrière, soigneusement lissée sur son crâne selon les usages des militaires centauriens. Le capitaine portait la tenue de combat réglementaire constituée d'une courte vareuse verte ajustée à la taille, d'un ample pantalon rétréci au niveau des mollets, et de souples bottes de cuir noir. Les trente hommes groupés autour de lui présentaient la même apparence. Tous affichaient des visages résolus, impassibles, bien que la mort fût proche. Ils appartenaient à une section d'élite de la garde impériale.

Depuis maintenant trois jours et trois nuits la bataille faisait rage pour le contrôle de la planète B-3. Les deux armées avaient versé un lourd tribut à cet affrontement titanesque : des dizaines de milliers d'hommes avaient péri dès les premières heures suivant l'offensive sidarienne, et la contre-attaque centaurienne avait coûté plus cher encore. Le capitaine Cochrane et ses hommes savaient que leurs chances de survie hors de l'abri ne dépassaient guère quelques dizaines de minutes, mais ils attendaient l'épreuve avec sérénité. La formation dispensée par l'école impériale était parfaite : de mémoire humaine, jamais un cadet de la garde n'avait reculé sous le feu ennemi. La planète B-3 ne recelait aucune richesse, seules des considérations stratégiques guidaient les états-majors qui lançaient bataillon sur bataillon dans la fournaise : les vainqueurs disposeraient d'un atout maître pour s'élancer à la conquête de la Galaxie. Si B-3 tombait, B-4 ne tiendrait pas longtemps, et tout le système de défense régional centaurien s'effondrerait. Tel était l'enjeu. La section commandée par Cochrane ne représentait qu'un tout petit pion dans cette partie fantastique, mais il arrive qu'un grain de sable bloque une énorme machine. Chaque élément devait s'en convaincre pour aller au sacrifice d'un cœur léger, avait solennellement déclaré le général prince Androf commandant la flotte centaurienne.

Cochrane ne trahirait pas le serment prononcé le jour où il avait embrassé le glaive impérial dans la cour d'honneur de l'école militaire, depuis bientôt douze ans il se préparait pour cet instant, et la fierté d'offrir sa vie à la patrie et l'empereur l'envahissait. Aucun doute ne l'effleurait, il se sentait en pleine possession de ses moyens. Un bref sourire passa pourtant sur son visage quand il distingua les signes qui venaient de s'inscrire sur le mini-écran fixé à son poignet. Un de ses frères de promotion lui envoyait son salut. Un message d'adieu et un vœu de réussite. Le correspondant ne s'était pas identifié, mais il ne pouvait être que Kay, qui lui aussi se battait quelque part sur cette planète désertique. Cochrane en conçut une pointe d'émotion.

Un voyant rouge clignota sur l'écran.

Le capitaine donna un ordre bref. Les hommes se rangèrent derrière

lui. Il effleura une touche du tableau de commande et le panneau d'acier bascula au-dessus de leurs têtes, dévoilant un ciel noir. Le bombardement avait subitement cessé. Des deux côtés, on devrait se préparer à l'assaut.

Les trente Centauriens jaillirent de leur refuge d'acier.

Le sol donnait l'impression d'avoir été labouré, retourné par un soc de charrue géant. On n'y voyait pas à trente pas, les innombrables excavations rendaient la progression hasardeuse. On avait peine à croire que des hommes aient pu survivre à un tel cataclysme.

Cochrane fit prendre position à sa section derrière un amas rocheux et envoya deux hommes en éclaireurs.

— Méfiez-vous, leur jeta-t-il à voix basse, ces salauds de Sidariens ont la peau dure...

Le bruit courait dans les rangs centauriens que la peau des Sidariens ressemblait à celles des iguanes et les rendait insensibles aux armes légères, mais Cochrane avait vu de près des prisonniers sidariens et riait de ce stupide bobard, propagé peut-être par les services spéciaux des hiérarques de Sidar pour effrayer leurs ennemis.

Un silence sépulcral régnait maintenant sur B-3.

Les doigts crispés sur son arme, Cochrane distingua une, puis deux silhouettes se détachant entre les éboulis, reconnut ses hommes.

— La voie est libre, souffla le premier des éclaireurs.

Le capitaine fit un geste, du tranchant de la main, et la section reprit sa marche, en file. L'officier n'avait que son mini-laser de poing, les hommes portaient des armes aux formes compliquées, en queue un gradé coltinait un long tube lance-fusées sans paraître souffrir de son poids.

Ils débouchèrent sur un espace dégagé et plat qui paraissait avoir été épargné par les projectiles. Des dizaines de Sidariens en Uniforme vert et noir gisaient ici. Aucune trace de blessure n'apparaissait, mais les traits étaient crispés, les corps tordus par la souffrance, les ongles griffaient la pierre. Ils avaient succombé aux bombes à rayonnement contre lesquelles les Centauriens avaient été immunisés. Le prince Androf avait juré que B-3 serait le cimetière des Sidariens. Les Centauriens contemplèrent ce charnier avec un mélange de satisfaction et de dégoût, puis poursuivirent leur route.

L'objectif assigné au capitaine Cochrane était d'occuper le point H-16. Il n'en était plus très loin. Son terminal lui indiquait en permanence sa position. L'officier centaurien se préparait à demander

des ordres au P.C. impérial, quand des cercles concentriques orange s'inscrivirent en pointillés sur son écran. Un sourd juron lui échappa.

— Les Sidariens ! Ils nous encerclent !

On ne les voyait pas, mais ils étaient là autour d'eux, à les épier, attendant le moment favorable pour les exterminer. Ils les avaient laissé sortir de leur inexpugnable casemate pour leur tendre un piège !

Cochrane ordonna à ses hommes de s'éparpiller pour ne pas offrir une cible groupée. Les trente Centauriens prirent position sur les quatre côtés d'un carré imaginaire, comme à l'exercice, escaladant avec agilité des monticules pour mettre leurs armes en batterie. Puis tous se plaquèrent contre le sol, retenant leur souffle. Il leur fallait tenir jusqu'à l'arrivée de renforts. En les envoyant ici, l'état-major savait certainement ce qu'il faisait. Le capitaine lui-même grimpa sur le piton qu'il avait indiqué au servent du lance-fusées et s'aplatit à côté de lui.

Cochrane inspecta les environs avec ses jumelles à infrarouge et crut distinguer quelques Sidariens. Le ronronnement d'un moteur lui parvint. Ça venait de très loin. Impossible de savoir s'il s'agissait d'un véhicule ami ou ennemi.

Le capitaine consulta à nouveau son terminal, mais l'ennemi devait utiliser un système de brouillage, car la carte du front n'était pas clairement lisible.

L'attente dura ainsi de longues heures. Des tirs et des explosions illuminèrent la nuit, mais beaucoup plus loin, au nord. Ça devait péter du côté des points L ou M, estima Cochrane. Les hommes consommèrent leurs rations sur place et prirent des pilules permettant de résister au sommeil.

Les Sidariens attaquèrent dans la pâleur de l'aube, quand les deux soleils jumeaux jetèrent leurs premiers rayons sur le terrain déchiqueté qui s'étendait à perte de vue aux pieds de la position tenue par la section de Cochrane. La terre et la roche qui semblaient noires se colorèrent d'ocre, de pourpre et de violet. Cochrane pensa alors à l'affiche tridimensionnelle qui l'avait tant impressionné, enfant, et qui montrait un guerrier de Centaure campé dans un décor fantastique, avec ce slogan :

« Jeune, l'aventure t'attend dans la Légion centaurienne. »

Les Sidariens ne lui laissèrent pas le loisir de ressasser ce souvenir.

Un long cri déchira le silence.

Deux commandos sidariens avaient réussi à s'infiltrer dans le carré

centaurien. Sans coup férir, ils venaient de tuer trois hommes à l'arme blanche, mais le troisième avait donné l'alerte avant de mourir.

L'assaut suivit. Les Sidariens surgissaient de leurs trous comme des diables. Ils bondissaient, chargeaient en hurlant leurs cris de guerre. Il en venait de tous côtés. La première vague fut balayée, mais la seconde submergea les lignes de défense. Un invisible rayon frappa de plein fouet le servent du lance-fusées. Le cadavre sans tête roula aux pieds de Cochrane qui tenta de s'emparer de l'arme, mais un projectile la lui arracha des mains.

Le capitaine se laissa glisser le long du piton, où il était désormais trop exposé. La mêlée devenait de plus en plus confuse. Les hommes se battaient au corps à corps, il était difficile de reconnaître les soldats des deux camps. Les Sidariens s'étaient peint le visage en noir.

Cochrane abattit à bout portant un gigantesque Sidarien qui s'apprêtait à se jeter sur lui avec une expression hallucinée. Les hiérarques de Sidar droguaient leurs troupes de choc. Il parvint à se débarrasser d'un second qui tentait de le poignarder, jeta un regard autour de lui, comprit qu'aucune tactique ne permettrait de repousser l'assaillant. Chaque homme n'avait plus qu'à vendre chèrement sa peau.

— Vive le prince Androf ! hurla-t-il de toute la puissance de ses poumons. Vive Alpha du Centaure !

Un coup de tonnerre couvrit ce cri.

Une sphère incandescente illumina le ciel, un torrent de feu s'abattit. Le sol se mit à trembler. Une série d'explosions se succédèrent. Cochrane vit se désintégrer le piton qu'il avait abandonné. Le souffle le renversa. Il comprit que sa section avait été sacrifiée pour attirer les Sidariens et les pilonner, et se réjouit de cette habile manœuvre de ses chefs.

Les formidables détonations lui vrillaient douloureusement les tympans. Au prix d'un effort surhumain, il releva la tête pour observer les lignes adverses. Sidariens comme Centauriens avaient été précipités à terre.

Une chance unique s'offrait de rompre l'encercllement !

Cochrane se redressa, se mit à courir. Les flammes crépitaient autour de lui, la sueur ruisselait sur son visage, il avait la sensation d'étouffer dans sa tenue de combat. Un de ses hommes, blessé, tendit un bras dans sa direction. L'officier voulut lui venir en aide, mais le Centaurien se cambra dans un dernier spasme et s'écroula. D'un coup d'épaulé, Cochrane écarta un Sidarien à la face ensanglantée, qui

titubait, aveugle. Il se refusa à l'achever : on enseignait des principes chevaleresques à l'école de la garde.

Le capitaine parvint à atteindre une sorte de couloir creusé dans le roc par un laser ou une fusée perforante, s'accroupit un instant pour souffler et vérifier qu'il était indemne.

Après avoir récupéré et avalé une pilule énergétique, il s'enfonça dans l'étroit boyau. On apercevait une tache claire, très loin. Le projectile ou le rayon désintégrant avait traversé la montagne. Le sol de ce tunnel était lisse comme du verre.

La seconde issue de cette galerie s'ouvrait dans le flanc d'une falaise. Cochrane examina la paroi. L'absence de toute faille ou saillie rendait la descente impossible. Le capitaine était condamné à attendre ici que ses compatriotes viennent le récupérer avec un appareil volant, si les Sidariens ne le repéraient pas avant...

Cochrane s'adossa à la paroi et approcha son terminal-bracelet de ses yeux. Il composa un indicatif pour donner sa position en langage codé, mais à l'instant où il effleurait les touches, l'écran devint opaque et une gerbe d'étincelles gicla avec des grésillements. L'officier pensa que les circuits avaient été endommagés, mais un phénomène étrange se produisit. Toutes sortes de bruits bizarres, semblables à ceux de certains appareils électroniques, tintèrent dans le crâne de Cochrane, un voile passa devant ses yeux, et il éprouva la sensation d'être emporté par un tourbillon.

CHAPITRE II

— Merde ! s'exclama Jean-Michel. Le jeu est en train de cramer !

D'un bond l'adolescent s'écarta de la console, d'où s'échappait un filet de fumée noire. Ça grésillait et une forte odeur de caoutchouc et de plastic brûlés se répandait dans la pièce. L'image devint floue, des zébrures multicolores s'inscrivirent sur l'écran vidéo.

— Faudrait pas que ça flanque le feu, dit Alain. Ton père n'a pas un extincteur ?

Son partenaire n'eut pas le temps de répondre.

Le récepteur implosa.

Des fragments de verre giclèrent. Un de ces éclats taillada la joue du garçon le plus proche de l'appareil, qui poussa un cri d'effroi en portant la main à son visage. La chambre fut plongée dans l'obscurité, d'autres explosions retentirent comme des coups de tonnerre. Affolés, les deux jeunes gens se jetèrent à plat ventre sur la moquette.

La lumière revint, mais un dense brouillard envahissait la pièce, empêchant d'y voir à un mètre devant soi. Des relents d'ozone flottaient. Les jeunes gens se relevèrent en tâtonnant, hébétés. Quand cet écran vapoureux se dissipa, ils constatèrent avec stupeur qu'un troisième personnage se tenait devant eux. L'inconnu était grand et portait un curieux uniforme vert. Son visage n'exprimait aucun sentiment, à peine pouvait-on déceler dans son regard bleu une nuance de surprise. Il dirigeait sur eux une arme aux formes étranges qui ressemblait à un gros jouet.

Les deux adolescents se serrèrent craintivement l'un contre l'autre.

— Ne bougez pas ! ordonna l'inconnu.

Sans cesser de les tenir en respect, il s'approcha après avoir jeté un coup d'œil rapide à droite et à gauche, leur ordonna de placer les mains sur la nuque.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi n'êtes-vous pas en uniforme ? demanda-t-il.

Les garçons se dévisagèrent. Jean-Michel haussa les épaules.

— Nous ne comprenons pas votre question, monsieur. Nous n'avons rien fait de mal. Nous étions tranquillement en train de jouer au *Wartronic*, quand l'écran a explosé. Nous avons peut-être fait une fausse manœuvre...

Passé la surprise, Alain reprenait un peu d'assurance.

— Et vous, monsieur, de quel droit êtes-vous entré ici ? Si vous appartenez à la police, vous n'avez pas à pénétrer chez les gens de cette façon, dit-il en tamponnant sa joue blessée. D'ailleurs, regardez : il n'y a pas beaucoup de dégâts, et maintenant c'est fini. (Il baissa les yeux sur des morceaux de plastique carbonisés et ajouta avec une nuance de tristesse dans la voix :) Notre jeu est fichu. C'est vraiment de la camelote...

Pour la première fois l'homme en vert sembla perplexe. Il se décida à rengainer son engin et se frotta le menton.

— Nous sommes en guerre, dit-il. Vous n'avez rien à faire ici. Je suppose que vous êtes des cadets... Pourquoi ne portez-vous pas la tenue réglementaire ? Et qui vous a autorisés à vous vêtir et vous laisser pousser les cheveux de cette façon grotesque ?

— Pardon ?

L'inconnu les fixa tour à tour, une lueur hostile passa dans ses yeux clairs, qui se rétrécirent.

— Vous êtes des Sidariens, n'est-ce pas ? Des cadets de Sidar ! (Il ricana.) Ainsi les Sidariens en sont réduits à envoyer des gamins au front, et n'ont même pas de tenues de combat à leur mettre sur le dos ! La débâcle est proche.

Sa main se porta à nouveau sur la crosse de son arme, qu'elle caressa.

— Ou bien c'est une ruse... Et une piètre ruse ! Contraire aux lois de la guerre !

— Je suis désolé, monsieur, dit poliment Jean-Michel, mais je ne comprends pas du tout de quoi vous voulez parler.

— De toute façon, dit l'homme, vous êtes prisonniers. Vous devez me donner vos nom, matricule, grade et m'indiquer le corps auquel vous appartenez. Sinon je serai dans l'obligation de vous considérer comme des espions et des terroristes.

— Des terroristes ? fit Jean-Michel d'une voix plaintive. Vous devez faire erreur : nous sommes des élèves de terminale du lycée Charlemagne et...

— N'essayez pas de me tromper ! Et comment se fait-il...

L'inconnu laissa sa phrase en suspens pour examiner l'endroit où il se trouvait, marcha vers la fenêtre, eut un mouvement de recul. Il donna soudain l'impression d'avoir un malaise, se laissa tomber dans un fauteuil, se prit la tête entre les deux mains.

— Hé ! ça ne va pas ? s'inquiéta Jean-Michel. (Puis se tournant vers son compagnon de jeu :) On devrait peut-être appeler police-secours ?

Alain secoua la tête.

— J'ai une idée... Ça paraît invraisemblable, mais je crois qu'il est sorti du jeu.

— Sorti du jeu ?

— Regarde ça.

Le garçon prit la grande boîte qui avait contenu le jeu et la tendit à son ami. Un des personnages dessinés sur le couvercle de carton ressemblait étrangement à l'inconnu.

— Sa tunique, son ceinturon, son arme... C'est complètement dingue, cette histoire ! Ça ne serait pas un gag, un coup monté par des copains... ? Tu sais, il y a une société qui organise des trucs dans ce goût-là, j'ai vu ça à la télé.

— Réfléchis : comment serait-il entré ?

L'homme paraissait désorienté.

— Quel est cet endroit ?

Il examina une grosse montre rectangulaire qu'il portait au poignet gauche, pianota sur de petites touches, son visage se crispa.

— C'est insensé ! marmonna-t-il.

Le plus décidé des deux jeunes gens fit un pas dans la direction de l'homme assis, dont la main revint sur la crosse de son arme.

— Attendez, monsieur, surtout ne tirez pas ! Vous commettriez une grave erreur ! Je crois qu'il s'est produit quelque chose, un phénomène qui nous dépasse. Vous... vous êtes un soldat centaurien, n'est-ce pas ?

L'homme se redressa.

— Je suis le capitaine Cochrane, de la garde impériale. Je combats sous les ordres du prince Androf...

Jean-Michel éclata de rire.

— Tu ne vois pas qu'il nous fait marcher ! Bon, maintenant c'est fini, on a compris. Et vous direz à ceux qui vous ont envoyé que ce

n'est pas drôle, pour le jeu... Et vous auriez pu mettre le feu. Regardez moi ça !

Il donna un coup de pied dans une console calcinée.

Cochrane se pencha, ramassa l'objet noirci, le jeta un peu plus loin.

— Que voulez-vous dire ?

— Ça suffit ! dit Jean-Michel, cette blague n'est pas marrante. Vous avez saccagé la pièce !

Le capitaine se ravisa, dégaina d'un geste vif.

— Je n'ai pas de temps à perdre. Vous allez m'indiquer immédiatement les coordonnées du lieu où nous nous trouvons. J'ignore comment vous avez réussi à me faire quitter B-3 et à détraquer mon terminal...

— Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures...

Cochrane braqua son arme sur la poitrine du garçon, puis se ravisa. Son bras pivota lentement de trente degrés. Une ligne bleutée jaillit du canon, se posa sur un modèle réduit d'avion. La maquette disparut, comme volatilisée. Seule la queue de l'appareil retomba sur l'étagère avec un bruit mat. Le bras du Centaurien reprit sa position initiale.

Les yeux de Jean-Michel s'agrandirent d'effroi, il tendit ses mains devant lui, comme pour se protéger. Les mots avaient du mal à franchir le seuil de ses lèvres :

— Je vous en supplie, monsieur, ne tirez pas ! Nous ferons ce que vous nous demanderez !

— Vous devez écouter nos explications, dit Alain d'une voix posée. C'est votre intérêt comme le nôtre.

— Je vous écoute, mais soyez bref et précis !

— Voilà... Par un phénomène que nous ne sommes pas capables de vous expliquer, vous êtes passé d'un univers dans l'autre. Examinez ceci...

Du doigt, il désigna le couvercle de la boîte du *Wartronic*. Cochrane s'en saisit prudemment.

— Je crois qu'il nous reste aussi le mode d'emploi et la règle du jeu. Nous étions en train de jouer à un jeu...

— Un jeu !

— Oui, un jeu !

L'officier centaurien feuilleta le catalogue, s'arrêta sur une double

page où figurait le système galactique que se disputaient Centauriens et Sidariens, son doigt se posa sur la planète B-3.

— Un jeu ! répéta-t-il. Savez-vous que je viens de voir mourir des milliers et des milliers de mes camarades !

Les images dantesques du torrent de feu qui s'était abattu sur B-3 demeuraient imprimées dans le cerveau de Cochrane, l'odeur des chairs carbonisées imprégnait encore ses narines, ses tympanes étaient meurtris par le vacarme des explosions.

— B-3 ... B-3, dit Alain, c'est moi qui avais joué B-3.

— Je me moque de votre jeu ! explosa Cochrane. Je veux retourner combattre aux côtés de mes camarades. Indiquez-moi le moyen de retourner sur B-3 ! Je vais compter jusqu'à dix, ensuite je vous abattraï l'un après l'autre si vous refusez de me répondre, comme le code de guerre m'en donne le droit.

Les deux lycéens échangèrent des regards inquiets.

— Nous sommes prêts à faire notre possible pour vous aider, assura Alain, mais vous devez nous écouter.

En quelques mots, calmement, il expliqua à l'inconnu le fonctionnement du *Wartronic*.

— Sur l'écran, nous pouvions visionner le déroulement de la bataille, mais l'appareil a implosé...

— Vous voulez dire que vous pouviez me voir, moi ?

— Seulement des symboles représentant les éléments des deux armées... Comment vous faire comprendre ? C'est simple : vous pourrez assister à une démonstration dans un magasin.

— Dans un magasin ?

Le terme magasin paraissait étranger à l'inconnu.

— Un magasin, oui, l'endroit où nous avons acheté le jeu. Nous n'avons pas les moyens d'en acheter un autre, mais vous pouvez assister gratuitement à une démonstration...

— Très bien, vous allez venir avec moi. Mais je dois vous avertir : au premier geste suspect, je vous abats !

Le Centauren retourna observer le spectacle de la rue. Les garçons en profitèrent pour échanger quelques mots à voix basse :

— Il faudrait prévenir la police, non ?

— Oui, mais il risque de faire des dégâts avec son engin, soyons

prudents. S'il se met à canarder dans la rue...

Cochrane effectua un demi-tour sur lui-même, d'un mouvement brusque.

— Que complotez-vous ? N'essayez pas de me tromper !

— Mais non, monsieur, faites-nous donc un peu confiance. Je disais seulement à mon ami que... que vous ne pouvez pas sortir dans la rue comme ça, je veux dire habillé de cette façon.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que les gens ne s'habillent pas de la même façon ici que dans votre univers. Vous vous feriez immédiatement remarquer et sans doute arrêter...

Cochrane s'efforça d'assimiler ces informations étranges. Le règlement militaire interdisait à un officier centaurien de quitter son uniforme ou de le dissimuler pendant son service, et à plus forte raison sur le terrain des opérations. Mais était-il toujours sur le terrain des opérations et devait-il encore se considérer en service ? Le règlement ne prévoyait pas une telle situation. Or, à l'école militaire impériale, on affirmait qu'un officier de la garde, en l'absence d'ordres précis, devait faire preuve d'initiative... Pour décider de la conduite à tenir, il lui fallait d'abord mieux connaître cet endroit, repérer ennemis et amis. L'idée lui vint même qu'il s'agissait d'un exercice organisé par ses chefs pour tester ses capacités avant de le promouvoir au grade supérieur.

Aucune des silhouettes aperçues dans la rue ne portait d'uniforme. Comment expliquer un tel phénomène ? Cochrane chercha vainement un élément de réponse : jamais une telle possibilité n'avait été envisagée par ses instructeurs. Les propos incohérents de ces deux garçons devaient contenir une parcelle de vérité : il se trouvait sur une planète éloignée du système centaurien, un monde aux mœurs totalement différentes des siennes, où la guerre devait prendre des formes inattendues... S'il était parvenu jusqu'ici, des Sidariens avaient probablement effectué le même voyage. Il devait donc se tenir en permanence sur ses gardes.

— Très bien, allons assister à cette démonstration ! dit-il.

Alain lui tendit un long trench-coat appartenant à son père. Avec une répugnance manifeste l'officier centaurien enfila le vêtement.

CHAPITRE III

Cochrane eut un mouvement d'hésitation quand ses deux compagnons l'invitèrent à emprunter l'escalier.

— Il n'y a pas de bombardement, dit-il. Pourquoi descendre dans un abri ?

— Ce n'est pas un abri, mais un moyen de se déplacer... Un train souterrain.

— Un train souterrain ? Pourquoi ne pas utiliser un de ces véhicules ? demanda-t-il en indiquant les automobiles qui fonçaient sur le boulevard périphérique.

— Ce n'est pas possible, nous n'en possédons pas, et il faut un permis spécial pour les utiliser...

Le Centaurien caressa la crosse de son arme au travers de sa poche d'imperméable.

— Il ne doit pas être difficile de s'emparer d'un de ces engins. Ceux qui les conduisent ne sont pas armés.

Alain soupira avec une expression désespérée.

— Mais non, croyez-nous, si vous agissez ainsi, vous allez avoir des tas de problèmes...

Le capitaine sourit intérieurement. Les problèmes qu'il pourrait rencontrer sur ce monde ne seraient certainement pas plus terribles qu'un combat à l'arme blanche avec un commando suicide sidarien, comme celui qu'il avait mené sur D-12 avant d'être envoyé renforcer les défenses de B-3. Pourtant tout au fond de son cerveau, quelque chose l'incita à suivre les recommandations de ses jeunes compagnons. Ces deux-là auraient sans doute pu le faire tomber depuis longtemps aux mains de ses ennemis. Si piège il y avait, il devait être beaucoup plus complexe. Peut-être entendait-on le manipuler...

Dans l'entrée de la station, Cochrane remarqua deux hommes en uniforme, puis trois autres à l'allure plus martiale portant des armes d'un modèle inconnu. Ses doigts serrèrent la crosse de son laser. Les regards des C.R.S. se portèrent un instant sur cet homme accompagné

de deux adolescents. Sa chevelure plaquée sur le crâne, ses curieuses bottes et le pantalon vert qui dépassait de son trench-coat retinrent un instant leur attention. Ils assimilèrent le personnage à un de ces snobs affectant le style rétro qui hantent le quartier des Halles et renoncèrent à contrôler son identité pour interpeller un groupe de jeunes aux tignasses brunes et frisées qui dévalaient les escaliers en brailant.

La poigne du Centaurien se referma sur le bras d'Alain.

— Qui sont ces hommes ? À quelle armée appartiennent-ils ?

— Ce ne sont pas des soldats, mais des policiers. Je vous expliquerai.

Ils atteignirent le quai sans encombre. Les lycéens se sentirent un peu soulagés. Que se serait-il passé si les C.R.S. avaient tenté d'appréhender l'officier ? La rame était bondée. Plusieurs personnes les bousculèrent pour monter avant eux et occuper les places assises. Cochrane observait silencieusement la foule, sans manifester sa surprise. Il se contrôlait très bien et apprenait très vite, son cerveau emmagasinait le moindre détail, comme il l'aurait fait sur un champ de bataille. Au fond du wagon, deux hommes en blouson avaient le faciès caractéristique des Sidariens : front étroit, pommettes saillantes, lèvres épaisses, bien qu'ils fussent coiffés et vêtus de façon extravagante. Le capitaine se promit de ne pas les perdre de vue, mais tous les deux descendirent la station suivante sans même tourner la tête dans sa direction. Une jeune fille adossée à la portière ne cessait de le fixer, comme si elle voulait communiquer avec lui. Était-il possible que les Sidariens emploient des femmes ? Jamais il n'avait entendu parler d'une chose pareille. Un individu malodorant fut projeté contre lui à l'arrêt suivant et l'insulta dans une langue inconnue. Cochrane se contenta de s'écarter de l'intrus.

Le reste du voyage se déroula sans incident.

Ils parcoururent encore de longs couloirs souterrains et les deux lycéens l'entraînèrent vers le rayon des jeux électroniques. Il n'y avait pas trop de monde, le vendeur se lança avec empressement dans une démonstration.

— Le circuit de base est le même, expliqua-t-il, mais vous avez toutes sortes de modules et de logiciels différents. Voici le dernier : la guerre de l'espace, Centaure contre Sidar. Mais si ces jeunes gens n'aiment pas la science-fiction, il y a aussi Rome contre Carthage, et nous en avons deux en préparation, sur la Première et la Seconde Guerres mondiales...

Cochrane regarda avec intérêt les symboles s'inscrire sur l'écran : il

était possible de visionner tour à tour un affrontement local et l'ensemble du champ de bataille galactique. Sa mâchoire se serra quand le vendeur déplaça une escadre de vaisseaux sidariens de G-5 en B-3.

— Puis-je essayer ? demanda-t-il.

— Mais bien entendu, c'est très simple. Des enfants de sept-huit ans peuvent y jouer, mais naturellement il est possible d'utiliser des tactiques sophistiquées, comme aux échecs. Des messieurs très sérieux se passionnent pour le *Wartronic*. Pas plus tard que la semaine dernière, un écrivain connu nous en a acheté un. Je ne vous dirai pas son nom...

Cochrane pianota sur la console de commande, dont le style évoquait un peu le terminal qu'il portait toujours au poignet. Il éloigna l'escadre sidarienne de B-3, mais commit une fausse manœuvre et une partie des vaisseaux entrèrent en collision avec des météorites. Leur explosion fut signalée par des scintillements lumineux sur l'écran et une série de bip-bip aigus.

Un filet de sueur coula sur le front du capitaine.

Quel effroyable cauchemar ! Il devait agoniser, quelque part sur le sol aride de B-3, et son coma lui procurait ce rêve fantastique. Ou bien ses compagnons avaient réussi à le transporter jusqu'à son hôpital de campagne : les infirmières centauriennes l'avaient gavé de drogues aux effets oniriques pour lui prodiguer une douce agonie. Il eût cent fois préféré être désintégré d'un seul coup à la tête de ses hommes pour rejoindre le Walhalla des guerriers de Centaure.

— Eh bien, monsieur ?

— Nous allons réfléchir, dit Alain.

— Faites vite, insista le vendeur. Nous n'en avons plus qu'une douzaine en stock, ils partent comme des petits pains et nous ignorons quand nous serons livrés.

Cochrane l'empoigna par ses revers de veste.

— Je veux savoir comment ça fonctionne !

— Mais enfin, monsieur..., comment ça fonctionne ? Je viens de vous l'expliquer, et vous avez une notice d'utilisation dans la boîte, affirma le malheureux employé en tentant de se dégager.

Cochrane le soulevait presque de terre.

— Je ne vous parle pas du jeu, mais de l'appareil. Les circuits, leur principe !

— Mais ça n'est pas du tout de mon ressort, monsieur, je ne suis pas technicien...

L'officier centaurien se décida à lâcher sa proie. Le vendeur s'écarta prudemment et brossa ses revers du dos de la main, comme si cet irascible client y avait laissé des traces. En même temps, il tentait d'apercevoir un collègue ou le chef de rayon pour lui faire signe, mais tous étaient occupés.

Pris d'une sorte de rage, Cochrane arracha le couvercle d'une console, brisant son enveloppe de plastique, malgré les cris de protestation du vendeur, découvrant un fouillis de fils multicolores, de résistances et de circuits imprimés. En pure perte, car aucun enseignement technique ne lui avait été dispensé à l'école de guerre. On ne lui avait appris que l'utilisation des armes, pas leur mode de fonctionnement. Il demeura en arrêt devant l'appareil brisé. Un attroupement se forma. Les lycéens, affolés, en profitèrent pour s'éclipser.

Un homme grand et fort portant un brassard au bras apparut.

— Que se passe-t-il ?

— Ce type... il vient de casser un jeu ! Et il m'a menacé, parvint à dire le vendeur.

— Bien, monsieur, je vais être obligé de vous demander de m'accompagner à la direction. Je vous prie de me suivre sans faire de scandale.

Le responsable de la sécurité allongea le bras, ses doigts effleurèrent l'épaule du Centaurien. Celui-ci poussa un cri. Son mouvement fut trop rapide pour que les spectateurs puissent le suivre. Le gros homme au brassard rouge et bleu s'effondra silencieusement, paralysé par un coup frappé sur un centre nerveux. Peu avant la bataille de B-3, Cochrane avait obtenu son trente-huitième *dan* de mikaraïdo, le sport de combat le plus répandu dans la garde impériale.

Le capitaine se concentra pour retrouver son calme.

— Et maintenant, dit-il au vendeur pétrifié de terreur, je veux savoir comment fonctionne cet appareil !

— Il faut demander ça au fabricant, dit quelqu'un derrière lui.

L'officier se retourna et découvrit un individu en blouse bleue et sale.

— Le fabricant ?

— Eh bien oui, dit paisiblement le manutentionnaire, le fabricant.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'un fabricant ? L'adresse est marquée sur la boîte. Ça n'est pas la peine de faire un tel cirque... Tenez : regardez vous-même.

Il lui tendit un catalogue au dos duquel était inscrit :

WARTRONIC
JEUX ELECTRONIQUES

S.A. GRONDIN

Importateur exclusif

3, allée des Marronniers, Courvilliers, Seine-Saint-Denis.

Cochrane lut et relut cette adresse, tandis que la petite foule le considérait avec circonspection. Deux employés se penchaient sur le responsable de la sécurité qui n'avait toujours pas repris connaissance.

Puis il y eut des coups de sifflet, suivis d'une cavalcade et d'une brève bousculade. Cochrane aperçut deux hommes en uniforme qui traversaient le magasin au pas de course, en maintenant de courtes armes tubulaires qui leur battaient la hanche. Il enfouit le catalogue dans la poche de son imperméable, fendit le groupe. Les badauds s'écartèrent prudemment. Après avoir parcouru une centaine de mètres, il atteignit l'entrée, se retourna, repéra ses poursuivants. Calmement, le capitaine dégaina son laser, visa le plafond lumineux au-dessus des policiers, pressa la détente. La paroi éclata dans un grand fracas de verre. Une partie du magasin fut plongée dans l'obscurité. Plusieurs personnes se mirent à hurler.

Cochrane fit disparaître son arme et s'éloigna d'un pas rapide, sans courir. Il croisa plusieurs groupes de policiers qui convergeaient vers le magasin et ne l'inquiétèrent pas. Ce fut seulement quand il parvint à l'entrée du métro qu'il regretta la disparition des deux jeunes gens. Il ignorait totalement de quelle façon utiliser le train souterrain. Un voyageur pressé le poussa d'un coup d'épaule pour introduire son ticket dans la fente. Cette cérémonie l'avait intrigué à l'aller, mais il n'avait pas de temps à consacrer à cette énigme. De nombreux rectangles jaunes barrés de brun jonchaient le sol, il se pencha pour en ramasser un, le glissa, mais un tintement bizarre retentit et le tourniquet refusa de lui céder le passage. Pourtant tous les autres parvenaient à passer... Les Sidariens avaient-ils installé ici une sorte de piège permettant d'identifier leurs ennemis ? Il recula de quelques pas, observa et remarqua que des jeunes gens sautaient par-dessus le tourniquet sans tenter de le faire tourner. Il prit son élan et franchit le barrage avec aisance.

La rame démarra à l'instant même où les policiers parvenaient sur le quai. Ils étaient à bout de souffle et l'un d'eux avait perdu sa

casquette. Cochrane les contempla au travers de la vitre, en s'étonnant qu'ils ne fassent pas usage de leurs armes. Ensuite, il alla tranquillement s'asseoir et examina le catalogue du fabricant de jeux électroniques.

Tous ces exercices l'avaient éprouvé après quarante-huit heures de veille et de combats. Il avala une pilule énergétique – il ne lui en restait plus qu'une douzaine. Son terminal-bracelet ne fonctionnait toujours pas.

Courvilliers ? Était-ce le nom d'un lieu particulier sur cette planète, d'une planète, d'un système solaire, d'une galaxie ? Cochrane avait remarqué que les noms des points d'arrêt du train correspondaient à une liste inscrite en haut des portières, mais Courvilliers ne figurait pas sur cette liste...

Comment obtenir de l'aide ? Pouvait-il menacer un voyageur pris au hasard et le contraindre à le conduire jusqu'à Courvilliers ? Il renonça à cette solution : les autres voyageurs se ligueraient probablement contre lui, comme cela s'était passé dans le magasin, et ils recevraient le renfort des hommes en uniforme. Il ignorait ce que ces derniers feraient de lui, mais ne tenait pas à tomber entre leurs mains.

Cochrane se remémora les paroles d'un des jeunes gens qui l'avaient abandonné : « Il est sorti du jeu... » Un soldat centaurien dans un uniforme semblable au sien était dessiné sur la couverture du catalogue de la S.A. Grondin. On eût dit une brochure de propagande de la garde impériale ! Et pourtant le commentaire expliquait qu'il s'agissait bien d'un jeu... Une hypothèse lui vint à l'esprit : les Sidariens diffusaient des documents subversifs dans les rangs des troupes de Centaure ; faire croire que la guerre terrible qui déchirait la Galaxie n'était qu'un jeu relevait d'une tentative machiavélique pour semer le désarroi. Il fut tenté de déchirer le catalogue, mais y renonça : le rapporter à ses supérieurs pour leur permettre d'élaborer la parade à cette manœuvre psychologique était de la plus haute importance.

À la dérobée, Cochrane dévisagea les gens qui l'entouraient. À quelles armées pouvaient bien appartenir tous ces hommes ? Pourquoi se déplaçaient-ils ainsi sans chefs et sans uniformes ? Pourquoi avaient-ils presque tous si mauvaise mine et pourquoi n'entretenaient-ils pas mieux leur corps ? À quelques exceptions près, tous ces gens auraient été réformés par les services médicaux de l'armée centaurienne. Et les femmes ? Pourquoi ne portaient-elles pas les tenues d'infirmières ou d'auxiliaires ?

Il lui sembla à nouveau qu'une des voyageuses le regardait avec insistance. Il soutint son regard et elle lui sourit. Ce sourire prolongé suscita en lui un curieux malaise. Une impulsion le poussa à se lever, à s'approcher de la femme.

— Bonjour, dit-elle.

Une lueur d'amusement pétillait dans ses yeux noisette.

Cochrane ne connaissait qu'une façon d'aborder un autre individu, de quelque sexe qu'il fût : le salut réglementaire de la garde, une main posée sur le cœur et l'autre sur le front. Il esquissa instinctivement ce geste, mais l'interrompit : aucun des voyageurs qu'il venait d'observer n'avait salué de cette façon ; s'il agissait ainsi, il se découvrirait.

Il tendit le catalogue à la jeune fille, en plaçant l'index sur l'adresse de l'importateur.

— Je voudrais aller à cet endroit.

Elle se pencha pour lire.

— Courvilliers ! s'exclama-t-elle. Vous lui tournez le dos ! Il faut prendre le R.E.R. De quel pays êtes-vous ?

Le capitaine centaurien se raidit. Cette femme pouvait être un agent de Sidar cherchant à lui tirer les vers du nez. Voyant la défaite approcher, les hiérarques de Sidar ne reculaient devant aucune trahise...

À cet instant, la rame ralentit pour s'immobiliser le long du quai, et une secousse le projeta contre la jeune fille. Il sentit son corps contre le sien et son trouble s'accrût. Il rompit aussitôt ce contact. La voyageuse rit et ses joues se colorèrent légèrement. Cochrane eut l'impression qu'elle le regardait différemment, sans comprendre la cause de cette modification.

Un groupe compact d'hommes en uniforme envahissait le quai. Les policiers scrutaient les wagons. Cochrane comprit qu'ils le recherchaient. Ils disposaient très probablement d'un moyen de communiquer avec ceux qu'il venait de semer.

— C'est après vous qu'ils en ont, n'est-ce pas ? dit la jeune fille.

Le Centaurien ne répondit pas, hésita. Toutes les issues du quai étaient barrées par des hommes armés. Certes, il pouvait, avec de la chance, espérer se frayer un chemin avec son laser, mais où irait-il ? À qui s'adresserait-il pour trouver Courvilliers ?

Le danger représenté par cette femme lui sembla dans l'immédiat moins menaçant que le risque de se faire prendre ou abattre par les

policiers.

— Laissez-moi faire, lui souffla-t-elle.

Et elle passa ses deux bras autour de son cou, se colla contre lui. Son corps était doux, tiède, lui donnait envie de se laisser aller, de s'endormir ainsi lové contre cette femme, après des journées de combats épuisants. Tromper sa vigilance était peut-être le but recherché, mais en cet instant Cochrane oublia pour la première fois l'enfer de la planète B-3.

Trois policiers montèrent dans le wagon, jetèrent au couple enlacé un rapide coup d'œil.

— Il y en a qui ne s'emmerdent pas, dit un petit flic à la casquette relevé sur des cheveux mi-longs.

La jeune fille, sans s'écarter de Cochrane, adressa un sourire complice à l'agent.

— Le type a dû descendre à Réaumur, déclara l'inspecteur en civil qui dirigeait les opérations.

Il leva la main pour signifier au conducteur qu'il pouvait repartir. Les portières se refermèrent et le métro reprit son élan.

CHAPITRE IV

— Tu ne vas pas me faire croire ça ! À ton âge ! En tout cas, tu t'en tires bien !

Cochrane venait de lui avouer n'avoir jamais eu de rapports sexuels avec une femme avant elle. Cette révélation ne pouvait être d'aucune utilité aux Sidariens. Aucun officier centauren ne pratiquait ce jeu. Il reconnut avoir pris beaucoup de plaisir à cet exercice. Des sensations tout à fait inattendues.

Puis il prit conscience d'avoir dormi. Du lit où il se trouvait, nu, allongé aux côtés de la jeune fille, il pouvait voir les éléments de son uniforme jetés négligemment sur un fauteuil. On avait pu profiter de la situation pour lui dérober son arme, ses papiers militaires. D'un coup de reins, il se redressa, courut fouiller dans sa tunique.

— Tu as peur que je t'aie tiré ton portefeuille ?

Il remarqua le brusque changement d'intonation, sans en comprendre la signification. Rien n'avait disparu.

— Mon nom est Muriel. Et le tien ?

— Cochrane.

— C'est un nom bizarre. Et ton prénom ?

Les combattants centauriens n'avaient pas de prénoms. Seulement des noms et des matricules.

— Je ne comprends pas. Je n'ai qu'un seul nom.

— Tu m'as l'air d'un drôle de type. Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

Les questions de Muriel désorientaient Cochrane.

— Je suis soldat, dit-il, mais dans un monde très éloigné...

— Un monde très éloigné ? s'étonna-t-elle.

— Je crois que tu ne pourrais pas comprendre.

De deux choses l'une, ou les règles régissant la vie dans cet univers étaient totalement différentes de celles qu'il avait connues, ou cette

série d'événements incompréhensibles avait pour origine une machination ourdie par les Sidariens.

— Pourquoi les flics te poursuivaient-ils ?

Les deux garçons avaient déjà employé ce terme à diverses reprises. L'expression désignait un corps spécial dont il ignorait la fonction. Il ne répondit pas.

— Tu ne veux pas me le dire, tu ne me fais pas confiance, c'est ton droit...

Elle allongea le bras pour prendre une cigarette sur la table de nuit, l'alluma après s'être adossée au mur. Elle possédait des épaules menues et de tout petits seins aux pointes très brunes.

Elle tira une profonde bouffée, souffla la fumée par les narines.

— Sans moi, tout de même, tu serais en taule à cette heure-ci.

— Je veux aller à Courvilliers, dit Cochrane.

— C'est une idée fixe. Soit, je vais t'y accompagner. Et ensuite, bonjour, bonsoir... Tu sais, ajouta-t-elle d'une voix rêveuse, je n'ai pas l'habitude d'inviter dans mon lit tous les types que je rencontre et dont je ne connais même pas le nom... Je ne sais pas ce qu'il m'a pris hier.

Ce type lui semblait de plus en plus bizarre, mais jamais elle n'avait ressenti une attirance physique aussi soudaine, aussi brutale. Elle l'observa tandis qu'il s'habillait. Le corps de Cochrane avoisinait la perfection.

— Tu as de drôles de fringues, dit-elle encore. Hier soir, je n'avais pas remarqué. On dirait un uniforme...

L'idée lui vint qu'il s'agissait d'un cinglé échappé d'un hôpital psychiatrique, mais on n'habille pas les malades de cette façon.

— Tu fais du théâtre ?

Cette femme, comme les garçons rencontrés la veille, parlait le centauren, et pourtant elle employait des formules étranges... Cochrane fut tenté d'expliquer à Muriel qu'il était sorti du jeu, mais eut l'intuition qu'elle ne le croirait pas. Le capitaine centauren s'efforça d'imaginer ce qu'il se serait passé, si le phénomène inverse s'était produit, si cette femme était soudain apparue sur le champ de bataille de B-3 ou dans le poste de commandement impérial. Probablement aurait-on supposé qu'elle avait été traumatisée par les combats, choquée par le souffle d'une bombe, et l'aurait-on expédiée dans un hôpital de campagne. La même chose risquait de lui arriver

ici s'il ne surveillait pas attentivement ses propos. Seuls les deux garçons avaient compris à qui ils avaient affaire, parce que le jeu leur était familier...

— Personne ne porte d'uniforme comme celui-ci ? demanda-t-il en bouclant son ceinturon.

Elle éclata de rire.

— Tu sais à quoi tu me fais penser ? À un héros de bande dessinée !

Il n'osa pas lui demander ce qu'était une bande dessinée.

— Sans ton imper, les flics vont te repérer tout de suite, ajouta-t-elle. Tu n'iras même pas jusqu'à Courvilliers...

— Alors, il me faut d'autres vêtements, décida-t-il.

Un officier centauren ne doit pas quitter son uniforme... Mais il doit aussi utiliser tous les moyens à sa disposition pour rejoindre ses lignes quand il se trouve en terrain isolé, encerclé par l'ennemi ; et si l'ennemi lui-même viole les conventions, un Centauren doué d'intelligence serait stupide de continuer à s'y conformer...

— Tu as du fric ?

Cochrane resta silencieux, suivant la tactique qu'il venait de se fixer.

— Tu es gonflé !

Elle secoua la tête.

— Je suis vraiment une bonne pomme ! Bon, ne bouge pas, je reviens dans une demi-heure.

Elle écrasa sa cigarette, courut mettre en marche un appareil à café, et alla s'enfermer quelques minutes dans la salle de bains. En la voyant traverser l'appartement, Cochrane ressentit à nouveau le malaise qui l'avait pris dans le métro quand il s'était trouvé collé contre Muriel. Il connaissait maintenant la cause de ce trouble et le moyen d'y mettre fin. Pourquoi n'avait-il jamais éprouvé une telle sensation ? Les femmes centauriennes étaient-elles différentes ? Probablement la guerre contre Sidar accaparait-elle trop les Centaurens pour qu'ils puissent consacrer la moindre parcelle d'énergie à des activités sexuelles. Et il eut du même coup une pensée émue pour ses frères de promotion qui devaient continuer à crapahuter dans la boue de B-3 sous le feu sidarien.

Muriel lui tendit une tasse de café. Après des semaines de pilules énergétiques, cette boisson lui procura une satisfaction voluptueuse.

— C'est très bon, dit-il.

— Je crois bien que ce sont les premières paroles sensées que tu prononces ! Bien, attends-moi !

Muriel revint avec deux gros sacs de papier.

— Tu n'auras qu'à garder tes bottes. Je ne connais pas ta pointure. Je t'ai acheté un jean, un polo et un pull-over. Sous ton imper, ça ira.

À regret, il se dévêtit et plia soigneusement son uniforme qu'il rangea dans le plus grand des sacs. Une expression de frayeur passa sur le visage de Muriel quand elle vit sa dague et son laser.

— J'espère que tu n'es pas... que tu n'as tué personne !

Il faillit lui répondre qu'il avait tué beaucoup de Sidariens, et espérait en tuer encore davantage avant de rejoindre le Walhalla, mais il se tut. Il se débarrassa de l'étui de l'arme, qui l'embarrassait, maintenant qu'il n'avait plus de ceinturon pour l'accrocher, et fourra le laser et les recharges dans la poche du trench-coat. Il laça la dague contre son mollet, après avoir retroussé son jean.

Muriel eut soudain hâte d'être débarrassée de cet homme. Elle avait commis une bévue incroyable en l'emmenant chez elle, sur une simple impulsion. Jamais elle ne se serait crue incapable de résister ainsi à une bouffée de désir pour un inconnu. Et il avait fallu qu'elle tombe sur un dingue, et un militaire, elle qui vomissait l'armée ! Et si elle le flanquait dehors en le laissant se débrouiller ? Non, elle lui avait promis de le conduire à Courvillers, elle le ferait. Mais pourquoi donc ce bonhomme n'était-il pas capable de faire le voyage tout seul ? Un agent secret ? Ça ne tenait pas debout : les espions subissent un entraînement approfondi avant d'être expédiés en mission, et Cochrane paraissait complètement désorienté. Non, elle avait affaire à un cinglé. Elle venait de passer la nuit avec un détraqué...

— Nous allons prendre un taxi, déclara-t-elle.

Ainsi, elle en serait débarrassée plus vite.

Pendant le trajet, Cochrane se désintéressa de sa compagne pour observer les rues. Il s'efforça de dissimuler l'étonnement que lui procurait ce spectacle. Ils ne croisèrent pas un seul véhicule militaire, ni même d'hommes en uniforme, à l'exception de quelques « flics ». Force était donc de constater qu'aucune guerre ne se déroulait ici, ou que la guerre prenait des formes complètement différentes de celles qu'il connaissait. Le chauffeur du taxi injuria à diverses reprises d'autres conducteurs, mais ses insultes ne ressemblaient pas à celles que les Centauriens lançaient à leurs ennemis pour les défier...

— Vous y êtes, dit le chauffeur en s'arrêtant devant un grand bâtiment de briques sales.

À cet instant, une brève expression de désarroi passa sur le visage de Cochrane, attendrit Muriel. Elle lui donna un baiser sur le front auquel il ne réagit pas. Il descendit, suivit des yeux le taxi qui s'éloignait et se retrouva seul sur le trottoir, son paquet à la main. Il longea le mur de briques et remarqua une petite porte sur laquelle était fixée une plaque :

S.A. GRONDIN
IMPORT – EXPORT

Le Centaurien posa la main sur la poignée de la porte, puis s'immobilisa. Comment devait-il se comporter ? Quelques heures passées sur ce monde lui avaient suffi pour saisir que les individus entretenaient ici des relations totalement différentes de celles en usage dans l'armée centaurienne. Ses premières paroles le trahiraient. Pourtant il n'avait pas le choix...

Il poussa la porte.

Cochrane se trouva dans un petit hall où une femme était assise derrière un bureau et une machine à écrire. Il connaissait cet appareil : les auxiliaires de l'armée centaurienne en utilisaient de semblables pour taper des rapports et des notes de service.

— Monsieur ? demanda la secrétaire.

— Je viens pour les jeux, dit Cochrane.

— Les jeux électroniques ? Vous avez rendez-vous avec M. Grondin ?

— Non. Je veux lui parler des jeux.

— C'est impossible. M. Grondin est très occupé, il ne reçoit que sur rendez-vous...

Cette femme n'inspirait aucun trouble à Cochrane et elle ne manifestait pas le respect dû par une auxiliaire à un officier, mais elle ignorait sans doute son grade.

— Je suis le capitaine Cochrane, dit-il à tout hasard.

La secrétaire soupira. Son intuition ne l'avait pas trompée : ce type avait l'air d'un flic ou d'un militaire. Le patron avait reçu toutes sortes de visites depuis qu'il importait des loteries électroniques. Pourvu qu'on ne ferme pas la boîte !

D'un geste las, elle désigna une petite porte vitrée portant en lettres dorées le nom de Thierry Grondin. Cochrane ignorait bien entendu ce

que signifiait le terme P.-D.G. Un grade ? Le Centaurien ouvrit cette porte, sans frapper comme il l'aurait fait avant de pénétrer dans le bureau d'un officier supérieur. Rien n'indiquait qu'il avait affaire à un officier supérieur.

La première chose qu'il remarqua fut la paire de bottes en lézard. Ces bottes reposaient sur une grande plaque de verre épais faisant office de bureau à Thierry Grondin.

Le P.-D.G. lui-même était un jeune homme aux traits réguliers mais un peu mous vêtu d'un costume d'alpaga noir avec une mince cravate de cuir rouge.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je suis le capitaine Cochrane, répéta le Centaurien d'une voix ferme. Je viens pour les jeux.

Grondin souleva lentement ses pieds et les reposa sur le sol.

— Capitaine ? Les R.G. et les douanes sont déjà passés... Qu'est-ce que vous me voulez ? Capitaine..., vous appartenez à la D.G.S.E., ou quoi ?

— Je viens pour les jeux. Je veux savoir comment ça fonctionne...

Grondin ricana.

— Vous êtes un marrant, vous. Je suis en règle. Vous pouvez jeter un coup d'œil à la paperasse si ça vous amuse.

— Je veux voir les jeux, insista Cochrane.

Grondin haussa les épaules, se leva.

— Suivez-moi, capitaine...

Il avait mis de la dérision dans le mot « capitaine », mais Cochrane ne saisit pas la nuance. Il l'entraîna dans un couloir étroit et sombre, puis dans un hangar vitré où s'empilaient des caisses de toutes dimensions. Un employé en bleu manœuvrait un fenwick.

— Tous nos jeux sont ici, et je vous répète que la douane est venue. Vous n'avez pas l'intention de tout déballer ? s'inquiéta Grondin.

Cochrane traversa l'entrepôt, s'arrêta devant une pile de caisses portant l'inscription : « *Wartronic* ».

— C'est ça qui vous intéresse ?

— Oui.

Grondin secoua la tête.

— Je ne sais pas qui vous a informés. Mais vous avez été mal

tuyautés. Ou alors c'est encore un truc pour m'emmerder...

Cochrane tendit le doigt.

— Ouvrez cette caisse !

Grondin héla le manutentionnaire qui s'arma d'un pied-de-biche et fit sauter le couvercle de la caisse. Un emballage de polyuréthane et des housses de plastique protégeaient les jeux. Le Centaurien déchira une de ces housses, ouvrit une boîte.

— Vous perdez vraiment votre temps, dit Grondin. Ou bien c'est un coup fourré, une provoc...

— Je veux savoir comment fonctionne ce jeu, dit Cochrane. Je viens de B-3 et je veux y retourner.

Grondin dévisagea le visiteur, cilla, puis se tourna vers son employé.

— Vous comprenez ce qu'il raconte, vous ?

L'employé afficha une moue polie.

— Expliquez-vous, dit Grondin. Je n'ai pas que ça à faire. Je ne suis pas fonctionnaire, moi !

Cochrane sortit le catalogue de sa poche.

— On m'a donné ça au magasin. On m'a dit que le fabricant saurait. Vous êtes le fabricant. Je veux retourner sur B-3. C'est tout.

Grondin secoua la tête.

— Je ne comprends rien du tout à votre histoire. Et d'abord je ne suis pas le fabricant. Vous devriez le savoir ! C'est incroyable, ce cirque !

Pas le fabricant... Le Centaurien parut désespéré.

— Qui est le fabricant ? Où est-il ?

Grondin se prit la tête entre les mains.

— Oh la, la, la la... Vraiment ! On aura tout vu. Bon, venez avec moi, et j'espère qu'on va me foutre la paix ensuite...

Il retourna dans son bureau, en marchant à grands pas, fouilla dans un tiroir, éparpilla divers documents sur la plaque de verre, découvrit enfin celui qu'il cherchait. Une lettre à en-tête de :

ELECTRONIC GAMES INC.
East 70th Street, New York, U.S.A.

D'un geste vif Cochrane s'empara de la lettre.

— Attendez, protesta Grondin. J'en ai besoin. Je vais vous recopier l'adresse, ou vous faire une photocopie, ça ira plus vite...

Il reprit la feuille de papier, l'introduisit dans un appareil, tendit la copie au Centaurien, croisa les bras avec un air excédé.

— Voilà. Vous êtes satisfait ? Je peux peut-être bosser tranquillement maintenant ? Vous croyez que c'était vraiment nécessaire de faire tout ce cinéma pour une adresse ? On cherche à m'intimider ou quoi ? (Il se frappa la poitrine.) Mais je ne suis pas le type à me laisser faire...

Cochrane plia la feuille en quatre, la fit disparaître dans la poche de son trench-coat, et quitta le bureau sans prononcer une parole. Dans le hall, la secrétaire cessa de pianoter sur sa machine pour lui sourire poliment, comme le patron lui avait demandé de le faire avec les clients, mais le capitaine, perdu dans ses pensées, ne lui accorda pas un regard.

Dans la rue, il s'adossa au mur de briques. Il se sentait très las. Il eût cent fois préféré affronter une section de Sidariens à lui seul que poursuivre ce jeu insensé dans ce labyrinthe. Tout était à recommencer. Il s'efforça de se reconforter : toutes les règles ne lui étaient plus inconnues. Par exemple, il avait su immédiatement qu'il ne devait pas demander à ce P.-D.G. Grondin où se trouvait *East 70th Street, New York, U.S.A.*, sous peine de passer pour dément. Ici, chacun connaissait sans doute le moyen de localiser ces lieux, de la même façon qu'il pouvait lui-même situer B-3 ou V-12 avec son terminal. Les noms remplaçaient les lettres suivies de numéros, voilà tout, mais il ne disposait pas du code indispensable pour décrypter ces indications... Une nouvelle idée lui vint : il pouvait s'agir d'un exercice de topographie ou d'un examen pour accéder au grade de commandant de la garde. Il se souvint d'une manœuvre effectuée à l'école des cadets : chaque élève devait repérer des positions amies et ennemies ; pour ce faire, il disposait de toutes sortes de points de repère, de signaux, d'inscriptions tracées sur le terrain, mais certains de ces signes émanaient de l'ennemi et étaient destinés à l'induire en erreur. Ici, des individus en chair et en os jouaient peut-être le même rôle que ces marques. Certains étaient ses alliés, d'autres ses ennemis... Le but de l'opération consistait bien sûr à rejoindre B-3 dans un délai minimum. Certains l'aidaient à s'en rapprocher, d'autres s'efforçaient de l'en éloigner...

Comment distinguer les uns des autres ?

Il se mit à observer les passants, les conducteurs des véhicules, à examiner chaque détail. Rien ne laissait deviner qu'ils appartenaient à

un camp ou à un autre. Et pourtant, il existait sans aucun doute un moyen de savoir.

Une seule personne pouvait l'aider et il eut brusquement envie de retrouver Muriel.

CHAPITRE V

Les coups frappés contre sa porte firent sursauter Muriel. Un faux mouvement et le flacon contenant le liquide destiné à aseptiser ses verres de contact tomba sur le carrelage, se brisa. Elle poussa un cri aigu, jura en agitant ses mains d'un mouvement agacé.

Elle courut jusqu'à la porte, l'entrebâilla.

C'était Cochrane.

Ils avaient passé la nuit ensemble et pourtant ce type lui était presque sorti de l'esprit, comme un rêve, un fantôme. À se demander s'il avait réellement existé...

Sans attendre d'y être invité, il poussa la porte, pénétra dans l'appartement.

— Fais comme chez toi, ne te gêne pas ! Tu t'imagines sans doute avoir des droits sur moi !

Le Centauren la dévisagea sans répondre.

— Tes yeux... Ils ont changé de couleur.

Cette remarque l'amusa, fit tomber sa colère.

— Mes yeux ? Qu'est-ce qu'ils ont, mes yeux ? Ah oui..., ce sont mes verres de contact.

Cochrane se raidit. Un signal d'alarme se déclencha dans son cerveau. Certains commandos utilisaient des verres de contact pour se protéger de lumières vives et de substances chimiques dangereuses. Les Sidariens n'ignoraient pas cette technique... Muriel se préparait-elle à partir en mission ?

— Pourquoi, ces verres ?

— Parce que je me trouve mieux ainsi ! Je sors, je vais à l'Opéra, si ça t'intéresse. Ne me retarde pas, veux-tu ?

Il enregistra le terme « opéra », mais se retint de la questionner davantage. Il prit la photocopie de la lettre de la Electronic Games Inc., la déplia, la mit sous le nez de la jeune fille.

— Je veux aller ici ! dit-il.

— New York ! C'est plus loin que Courvilliers ! Et plus cher ! Ne compte pas sur moi pour t'offrir le voyage !

— Je veux y aller !

— C'est ton problème. Laisse-moi me préparer, je te prie.

Il la saisit par les épaules.

— Il faut que tu m'aides à atteindre cet endroit.

Cette requête n'avait aucun sens si Muriel appartenait aux forces sidariennes, Cochrane en avait parfaitement conscience, pourtant une impulsion l'avait poussé à implorer cette femme. Sans ordres précis ni repères, il lui fallait maintenant se fier à son intuition, tant qu'il n'aurait pas accumulé suffisamment d'informations sur ce monde étrange.

Muriel le dévisagea avec surprise, trouva quelque chose de pathétique dans son expression, soupira.

— Pourquoi tiens-tu donc tant à aller à New York ?

— Je dois voir le fabricant... Je ne peux pas t'expliquer.

— Le fabricant ? Ça n'est pas une histoire de drogue, au moins ?

— Je suis le capitaine Cochrane, dit-il.

Cette déclaration ne produisit pas sur Muriel le même effet que sur Grondin et sa secrétaire. Elle leva un sourcil étonné, puis se souvint lui avoir entendu dire qu'il était soldat, mais cette aventure idiote lui semblait maintenant si lointaine...

Il posa les mains sur ses épaules.

— Je ne suis pas malade, je ne suis pas fou... Mais tu ne pourrais pas comprendre. Je dois aller à New York le plus vite possible. Explique-moi seulement comment je dois m'y prendre...

Cette question absurde accentua le malaise de la jeune fille, elle rit pour dissimuler sa gêne.

— Au fait, comment es-tu revenu de Courvilliers ? Tu as trouvé de quoi payer le bus et le métro...

— J'ai couru...

— Couru ! Depuis Courvilliers...

Cochrane avait en effet effectué le trajet en petite foulée, son entraînement lui aurait permis de parcourir à ce rythme une plus longue distance encore, comme il l'avait rendu capable de retrouver

son chemin, grâce à la foule d'informations emmagasinées à l'aller. Mais il ne devait rien dire de cet entraînement, le règlement militaire le lui interdisait formellement.

— De toute façon, tu ne pourrais pas aller à New York en courant, ni même en nageant, même si tu étais un champion...

— Pourquoi ? Il y a de l'eau ?

— Tu te fous de moi ? Tu te dis capitaine de je ne sais quoi et tu ignores où se trouve New York ?

Soudain, elle crut comprendre. Cochrane avait été frappé par une crise d'amnésie. Elle avait vu une émission sur ce thème. Muriel conçut une petite pointe de jalousie à l'idée que ce type avait probablement une femme et des enfants, quelque part. De la jalousie pour un type avec qui elle avait passé quelques heures ? Allons donc ! Elle s'efforça de repousser ce sentiment, avec fureur.

— Tu as perdu la mémoire, n'est-ce pas ? Tu ne te souviens de rien ? Ou seulement de certaines choses...

Ça expliquait qu'il se balade sans le moindre centime sur lui, mais pas la présence de ces armes. Cochrane pouvait être un agent secret, qui avait été battu, torturé, drogué. Elle n'avait guère envie de se trouver mêlée à une sale histoire.

— Je me souviens... de certaines choses, dit prudemment le Centaurien.

Il se souvenait parfaitement de l'enfer de B-3, de l'odeur des chairs calcinées, de l'attente dans le bunker d'acier, mais de ça, il ne devait pas parler... Il décida de conforter Muriel dans l'idée qu'il était amnésique.

— Je me souviens que je dois aller à New York, dit-il. Là, je pense que je réussirai à retrouver mes autres souvenirs...

— Et tu te souviens aussi que tu es capitaine. Et tu ne sais pas dans quelle armée ? Ni pourquoi tu portais cet uniforme bizarre...

Elle eut l'idée de se rendre dans une bibliothèque pour consulter un répertoire illustré des uniformes. Non, le mieux était de mettre Cochrane entre les mains d'un toubib. C'était le meilleur service à lui rendre.

— J'ai un copain, qui est interne à l'hôpital Cochin, dit-elle. Il pourrait t'aider...

— À aller à New York ?

— Mais non. C'est un médecin... À retrouver la mémoire...

Cochrane secoua la tête.

— Non, pas de médecin !

Il avait sans doute perdu la mémoire, du moins partiellement, mais il en savait suffisamment sur lui-même pour désirer éviter un médecin. Cochrane était-il un espion ? Une barbouze ? Un trafiquant ? Son physique laissait mal deviner une personnalité trouble, à le voir ainsi on l'aurait cru franc comme l'or, limpide. Après tout, il avait sans doute raison : retrouver New York déclencherait peut-être un processus qui remettrait sa mémoire en route. Muriel avait lu une histoire dans ce goût-là : un homme à la recherche de sa propre personnalité, poursuivi par divers services secrets, et qui ne sait pas à quel camp il appartient, qui sont ses amis et ses ennemis.

Soudain, Cochrane l'attira contre lui.

— J'ai envie, dit-il. Comme hier...

Voilà aussi pourquoi il avait cru faire l'amour avec elle pour la première fois. Cette naïveté d'un type d'une trentaine d'années, qui avait dû en réalité avoir pas mal d'aventures féminines, était émouvante. Muriel eut, sans savoir pourquoi, la certitude qu'il n'agissait pas par calcul. Le désir de Cochrane se communiqua à elle quand elle sentit son sexe tendu contre son ventre, et elle se laissa aller. Tant pis pour l'opéra...

Ils firent deux fois l'amour. Muriel enseigna certains raffinements au Centaurien ; apprendre des gestes érotiques à un homme qui les connaissait déjà sans le savoir lui apporta une sorte de volupté perverse.

— Ça ne t'aide pas à te souvenir ? lui demanda-t-elle après l'avoir pris dans sa bouche. Aucune femme ne t'a fait ça avant moi ?

— Non, je m'en souviendrais ! assura-t-il en riant.

Cette réaction s'accordait mal avec l'amnésie de Cochrane, mais Muriel se laissa emporter par le plaisir sans s'interroger.

Ensuite, alors qu'ils se reposaient, allongés côte à côte, elle lui annonça :

— D'accord, je vais t'aider à aller à New York.

Elle venait de prendre cette décision. Il y avait des charters à des prix abordables et elle avait mis un peu de fric de côté depuis qu'elle travaillait à la bibliothèque de la fac. Le fric est fait pour être dépensé. Cochrane la rembourserait peut-être quand il aurait retrouvé son milieu, sa famille. Et s'il ne la remboursait pas, ça lui ferait tout de même une expérience originale. Elle ne pouvait pas croire que ce gars

soit mêlé à des histoires crapuleuses.

— Tout de suite ? demanda le Centaurien.

— Non, ça n'est pas possible de partir tout de suite. Il y a des quantités de formalités. Et...

Elle s'interrompit. Il fallait vraiment qu'elle soit stupide pour ne pas y avoir pensé immédiatement !

— Je regrette, dit-elle d'une voix triste, je viens de te faire une proposition qui ne tient pas. Tu ne peux pas partir : tu n'as pas de papiers, pas de passeport...

Il y avait donc un obstacle supplémentaire, imprévu. Cochrane lui demanda ce qu'était un passeport. Elle le lui expliqua, sans s'étonner de son ignorance. Il avait pu oublier cela aussi.

— Ah ! et avec l'argent... On ne peut pas en acheter un ?

— On dirait que la mémoire te revient vite pour certains trucs !

La rapidité avec laquelle Cochrane avait formulé cette proposition donnait à penser qu'il avait l'habitude de transactions illégales.

— Avec de l'argent, on peut plus ou moins tout acheter, dit-elle, mais il faut savoir à qui s'adresser, et c'est dangereux.

Cochrane en déduisit que Muriel avait, comme lui, des ennemis qui la guettaient et qu'elle ne pouvait pas identifier.

— Il faut que j'aille à New York, répéta-t-il.

Ça tournait à l'obsession...

— Je vais réfléchir, dit-elle. Je ne te promets rien. Tu es sûr qu'il n'est pas plus raisonnable de voir un médecin ?

— Négatif.

Cette façon de s'exprimer propre aux militaires n'échappa pas à Muriel. Cochrane était peut-être ce qu'il prétendait être. À moins qu'il cherchât à lui en donner l'impression. Mais pourquoi ? Elle décida de chasser pour le moment ces interrogations auxquelles elle ne pouvait pas apporter de réponse.

— Tu n'as pas faim ?

Cochrane se laissa inviter au restaurant, satisfait d'économiser ses précieuses pilules énergétiques. L'établissement évoquait vaguement le mess des officiers de l'armée centaurenne, mais la nourriture était beaucoup plus raffinée. Plusieurs femmes dévisagèrent le Centaurien et cherchèrent même discrètement à attirer son attention. Ce manège

amusa Muriel qui éprouvait une fierté naïve à se montrer en compagnie d'un type aussi beau ; son ami précédent était un intellectuel myope et prématurément chauve, au visage ingrat.

Cette situation avait un caractère fantastique, ça la changeait agréablement de la grisaille quotidienne. Le mystère l'intriguait, le voyage à New York la tentait. Dommage qu'il y ait ce problème de papiers...

— J'ai peut-être une idée, dit-elle soudain.

— Pour aller à New York ?

— Oui... Enfin pour les papiers. (Elle baissa la voix.) Je connais quelqu'un qui a trafiqué des passeports, pour des réfugiés...

La méfiance de Cochrane revint en force. Muriel représentait une véritable providence dans ce monde inconnu. C'était trop beau. Une manipulation des Sidariens ? Il dissimula son inquiétude.

— Parle-moi, dit-il. Ça m'aidera peut-être à retrouver ma mémoire.

— De quoi veux-tu que je te parle ?

— De tout ce qui te viendra à l'esprit... De la guerre...

Ce choix déplut à la jeune fille. Ce type ne s'intéressait donc qu'aux militaires et aux tueries ?

— La guerre ? Il y a des sujets plus agréables... Je ne sais pas... En ce moment, il y a des guerres au Moyen-Orient, entre l'Iran et l'Irak, au Liban, et dans d'autres régions du monde : en Afghanistan, au Salvador...

Elle avait parlé de *plusieurs* guerres, pour Cochrane il n'y en avait qu'une seule : celle qui opposait Centauriens et Sidariens pour le contrôle de la Galaxie. Et les gens qui dînaient ici comme tous ceux qu'ils avaient croisés dans les rues et dans le métro ne donnaient pas l'impression d'être en guerre...

— Tu ne fais pas la guerre ? demanda-t-il.

Elle rit.

— Heureusement non !

Ce type n'avait pas seulement perdu la mémoire, il avait probablement été traumatisé par un événement lié à la guerre, et la guerre l'obsédait.

— Alors, si tu ne fais pas la guerre, parle-moi de ta vie...

Un sujet de conversation déjà plus agréable. Elle accéda bien

volontiers à cette requête. Elle éprouva l'impression que chacune de ses paroles le surprenait, son existence se déroulait pourtant de façon bien banale ! Après l'avoir écoutée, Cochrane parut réfléchir profondément.

— Ça t'aide ? Tu as l'impression que ça revient ?

— Pas exactement, dit-il. Mais je comprends un peu mieux tout cela...

Ils rentrèrent et firent à nouveau l'amour.

Le lendemain, Muriel demanda à son compagnon de l'attendre tandis qu'elle chercherait à contacter l'homme capable de procurer un passeport à Cochrane. Le Centaurien profita de l'absence de Muriel pour feuilleter divers ouvrages pris sur les rayonnages, il écouta aussi la radio qui était demeurée allumée. Les informations concernant les conflits en cours dans le monde retinrent particulièrement son attention, mais à aucun moment il ne fut question de Centaure et Sidar...

Muriel revint aux environs de midi, avec un gros filet à provisions et des bonnes nouvelles.

— Voilà, je crois que c'est arrangé. Il va seulement falloir que tu te fasses faire des photos d'identité...

CHAPITRE VI

Muriel eut un mouvement de recul en découvrant les portiques détecteurs de métaux et trois C.R.S. armés de pistolets mitrailleurs. Comment n'y avait-elle pas songé ? Cet idiot allait se faire immédiatement repérer s'il portait sa dague lacée contre son mollet comme il en avait l'habitude. Plusieurs fois, elle lui avait fait la réflexion : à quoi bon se trimballer avec un truc pareil ? Cochrane n'avait rien voulu savoir... Elle tenta de l'arrêter, mais il était trop tard : d'un pas énergique le Centaurien s'engageait entre les deux portiques. Le désastre était consommé, l'aventure allait se terminer très mal, les flics ne prendraient pas ses explications au sérieux...

Pourtant aucun signal ne se déclencha. Les C.R.S. demandèrent au capitaine d'écarter les pans de son imperméable, pour vérifier qu'il ne dissimulait rien sur lui, et le laissèrent passer après un bref coup d'œil à son faux passeport.

— C'est incroyable, dit-elle, quand ils se retrouvèrent tous les deux dans la navette.

— Qu'est-ce qui est incroyable ?

Elle plaça son mollet contre le sien, sentit l'épaisseur de l'arme, tâta sa poche, referma ses doigts sur la crosse du laser au travers du tissu.

— Je ne sais pas où j'avais la tête. Je n'ai pas pensé à ton fourbi. Ils vont nous prendre pour des pirates de l'air.

— Qu'est-ce qui est incroyable ?

Cochrane répétait ainsi ses questions de façon systématique, sans jamais laisser dévier la discussion. Muriel s'était plus ou moins habituée à cette manie.

— Ça aurait dû sonner quand tu es passé entre les portiques. Nous aurions été dans de beaux draps ! Il faut que tu te débarrasses de ton attirail avant de débarquer à New York. Sinon ils vont nous flanquer en taule.

Rétrospectivement, la frousse la paralysa ; une coulée de sueur froide imprégna son échine. Il fallait qu'elle soit cinglée elle aussi pour

se lancer dans une telle expédition avec un bonhomme dérangé et armé jusqu'aux dents dont elle ne savait rien.

Pourtant elle s'en serait voulu de l'abandonner maintenant, elle ne s'en donnait pas le droit. Elle éprouvait pour Cochrane des sentiments ambigus. C'était peut-être ça le coup de foudre. Ça ne lui était jamais arrivé avant, et l'idée même qu'elle pût se conduire ainsi l'eût fait rire aux larmes huit jours plus tôt.

Pour convaincre le copain faussaire, elle avait parlé d'un réfugié politique chilien qui ne parvenait pas à faire régulariser sa situation et demeurait chaque jour à la merci d'un contrôle. L'autre n'avait émis aucun commentaire, mais lui avait demandé cinq mille francs. En réalité, il ne confectionnait pas les faux papiers lui-même, mais servait d'intermédiaire à un professionnel qui travaillait sur des documents volés, mais bien entendu Muriel ignorait ces détails.

Ils s'installèrent dans le jet. Cochrane choisit un siège à côté d'un hublot.

— J'ai réfléchi, dit-il. Il n'y a pas de danger. Si l'appareil n'a pas sonné au départ, il ne sonnera pas non plus à l'arrivée.

— Ils peuvent aussi te fouiller...

Le Centaurien ne répondit pas, mais décida qu'il ne se laisserait pas désarmer. Il n'était pas en guerre contre ces gens, mais s'ils tentaient de lui retirer son arme, ils se plaçaient de fait dans le camp des Sidariens... Il avait déjà utilisé toutes sortes de véhicules volants et le voyage ne l'impressionna pas. Cet engin était plus confortable que les fusées d'assaut centauriennes où les combattants s'entassaient dans un espace étroit, sanglés à des sièges de plastique moulé d'où l'on sortait courbatu.

Le commandant de bord et l'hôtesse s'adressèrent à diverses reprises aux passagers, en plusieurs langues.

— Tu comprends l'anglais ? s'étonna Muriel.

Cochrane possédait toutes les langues parlées dans les secteurs de la galaxie gouvernés par le prince Androf. C'était une des conditions requises pour accéder au grade de capitaine de la garde impériale.

Le Centaurien passa aussi facilement les contrôles de l'aéroport de New York que ceux de Roissy. Après avoir donné un coup de tampon à son visa, l'officier d'immigration lui remit, comme à Muriel, un permis de séjour, et le couple monta dans une Ford taxi jaune. Muriel fut à la fois soulagée et très intriguée. Elle avait espéré que la mémoire reviendrait d'un seul coup à Cochrane quand il poserait le pied sur le sol américain, mais il n'avait eu qu'un regard étonné pour

l'international Arrival Building, qui lui rappelait vaguement le palais du prince Androf. Tandis que le taxi les conduisait vers Manhattan, Muriel oublia le motif de ce voyage incongru. Ouvrant des yeux émerveillés sur le paysage qui défilait, elle s'abandonna sur l'épaule de Cochrane. Elle fut désagréablement surprise quand celui-ci sortit la photocopie du courrier de Electronic Games Inc., et dit :

— Je veux aller voir tout de suite le fabricant...

— Il n'y a pas le feu, soupira-t-elle.

À cet instant le chauffeur se retourna. C'était un Hispano-Américain brun et frisé avec une chemise à fleurs et des Ray-Ban sur le nez.

— Eh, mec, dit-il à Cochrane, on dirait bien que ce type en bagnole allemande, il nous file le train, derrière...

Ils se retournèrent d'un unique mouvement. Une grosse BMW verte roulait derrière eux. La réverbération du soleil sur le pare-brise empêchait de distinguer le visage de son conducteur.

Le chauffeur cracha par la fenêtre de sa Ford, émit une sorte de ricanement.

— Ça vous intéresse de savoir ?

Sans attendre la réponse de ses clients, il enfonça l'accélérateur et déboîta. La BMW changea de file et accéléra à son tour, demeurant à la même distance.

— Eh, vous êtes dans les affaires, ou quoi ? demanda le chauffeur qui semblait s'amuser.

— Simples touristes, dit Muriel, mais son ton et son visage crispés trahissaient son inquiétude.

— C'est votre problème, dit le chauffeur en réintégrant la file de droite et en ralentissant.

La BMW verte effectua le même mouvement. Aucun doute n'était permis.

Cochrane demeura muet, les traits tendus. Son cerveau travaillait. Si un agent de Sidar le surveillait, et s'il pouvait mettre la main sur cet agent, il réussirait sans doute à en savoir beaucoup plus sur l'étrange phénomène qui l'avait précipité de B-3 dans cet univers... Mais peut-être était-il plus habile encore de ne pas laisser voir aux Sidariens qu'il avait compris leur manège.

Le taxi les déposa devant le *Chelsea Hotel* avant que le Centaurien ait tranché entre ces deux tactiques. Le chauffeur leur réclama trente dollars, que Muriel paya sans sourciller. Du vol manifeste. Le type

avait peut-être inventé cette histoire de voiture suiveuse pour les impressionner. La circulation était intense dans la 23^e Rue, mais on ne voyait plus aucune BMW verte...

Muriel avait choisi le *Chelsea* après avoir lu quelque part qu'Andy Warhol y avait tourné un film, mais Cochrane, s'il avait jamais eu connaissance de ce détail, ne devait plus s'en souvenir ; la façade néogothique et les balcons victoriens de l'établissement le laissèrent de marbre. Le réceptionniste leur réclama quatre-vingt-quinze dollars pour deux nuits, payables d'avance, fit claquer le billet de cent que lui tendit Muriel et esquissa sans conviction le geste de fouiller dans sa caisse pour y trouver cinq dollars. La chambre disposait de l'air conditionné et d'un petit récepteur de télé couleurs, mais était à la limite de la propreté.

La fenêtre donnait sur la rue, que Cochrane s'empressa d'inspecter. Sur le trottoir d'en face, un type lisait son journal, ou affectait de le lire. Il avait la peau café au lait, portait un costume de toile bleu et des baskets. Cochrane imaginait mal un Sidarien dans cette tenue, mais ses propres camarades de promotion ne l'auraient lui-même pas reconnu... Sur ce monde, tout était possible. Y compris que l'état-major des hiérarques de Sidar engage des mercenaires. Le capitaine en savait maintenant suffisamment pour comprendre que la plupart des gens agissaient ici pour de l'argent.

Muriel se laissa tomber sur le lit ; elle se sentait très lasse. L'aventure ne l'amusait plus, elle avait maintenant hâte d'en finir. Qu'il aille voir son fabricant, retrouve la mémoire, et qu'on sache à quoi s'en tenir. Elle regarda Cochrane surveiller la rue, puis tirer le rideau. Il ne souffrait pas que d'amnésie, mais de paranoïa ! S'il se sentait épié en permanence, le séjour promettait d'être gai. Pourquoi l'idée saugrenue de claquer son fric pour ce malade lui était-elle venue ?

— Écoute-moi, Coco, dit-elle. (Depuis quelques jours, elle lui donnait ce nom et ça ne semblait pas le déranger.) Si tu as envie d'aller voir ton... ton fabricant, allons-y tout de suite. J'en ai marre de ce suspense à la con.

— Je vais y aller seul.

— Comme tu voudras... Tu reviens me prendre ici ?

— Peut-être...

— Peut-être seulement... Décidément, tu es un gars charmant, galant, prévenant...

Cochrane ne comprenait pas le sens précis de ces mots, mais savait

que les récriminations de Muriel avaient pour cause son refus de l'emmener. S'il parvenait à obtenir ce qu'il souhaitait, il allait retourner combattre sur B-3 aux côtés de ses compatriotes. Muriel ne pourrait rencontrer là-bas que la mort et la souffrance, le combat contre les envahisseurs sidariens ne la concernait pas. Ces choses-là étaient impossibles à expliquer.

Le capitaine centaurien retira son arme de la poche de son imperméable, la posa sur une petite table et entreprit de l'examiner. Muriel le regarda faire avec incrédulité. On aurait dit un tueur à gages issu d'un film de série B se préparant à abattre quelqu'un dans cette ville inconnue. Tel était peut-être son but, mais son arme avait véritablement une apparence étrange. Cochrane l'ouvrit et en fit jaillir, non des cartouches, mais une capsule bleutée qu'il porta à la hauteur de ses yeux avant de la remettre en place. Mue par une certaine curiosité, bien qu'elle ne possédât guère de connaissances en matière d'armes à feu, elle se rapprocha et crut comprendre pourquoi celle-ci n'avait pas été détectée à l'aéroport : elle ne comportait apparemment pas de pièces métalliques. Cet engin avait été spécialement conçu pour échapper à la détection !

Elle frissonna.

— Je crois... je crois, parvint-elle à articuler, que nos chemins vont se séparer. Tu me fais peur...

— C'est possible, dit-il d'une voix neutre.

Quand la porte se fut refermée sur Cochrane, Muriel éclata en sanglots.

* *
*

Le Centaurien pensait posséder suffisamment d'expérience pour éviter des maladresses majeures. Il décida d'utiliser le moyen de locomotion le plus simple pour atteindre le siège de Electronic Games Inc. : le taxi. Il héla une longue Toyota, mais le véhicule était occupé et il poursuivit sa route. Un second déchargea son passager à sa hauteur, une forte femme noire qui glissa un billet de dix dollars dans la main du chauffeur.

Cochrane n'avait pas un dollar en poche... Jusqu'ici Muriel avait tout payé elle-même. Il refusa au dernier moment de monter dans la voiture dont le chauffeur l'injuria. Le Centaurien hésita à retourner au *Chelsea* demander de l'argent à la jeune fille, y renonça. Il réussirait bien à se déplacer seul. Il aborda un passant, lui montra sa lettre, et

l'autre lui donna des explications compliquées, avant de lui conseiller de prendre le métro ou un taxi... Cochrane retint qu'il devait dépasser Central Park, l'université Rockefeller et l'hôpital de New York, mais comme il ignorait tout de ces lieux, il n'était guère avancé. Néanmoins, il remercia le passant – un obèse en chemise blanche –, comme il savait maintenant qu'il fallait le faire.

L'officier s'engagea d'un bon pas dans la 8^e Avenue.

La foule qui envahissait les trottoirs, les boutiques, tout était ici beaucoup plus coloré que ce qu'il avait pu voir de l'autre côté de l'Atlantique, mais le spectacle ne l'intéressait guère, seul le guidait dans son observation le désir de mémoriser des points de repère pour retrouver son chemin en sens inverse le cas échéant. Après une demi-heure de marche il atteignit Central Park. La première chose qui attira son attention fut une calèche tirée par un cheval, car il n'avait jamais vu de tels animaux et ignorait leur existence. Ce monde était décidément beaucoup plus varié et plus riche que celui qu'il avait quitté ! Il s'arracha pourtant à sa contemplation et pénétra dans le parc par l'entrée de Columbus Circle, avec l'intention de le couper pour gagner du temps ; un second passant venait de lui expliquer qu'il devait longer le parc pour atteindre son but, et un plan s'était formé dans la tête de Cochrane. Une fois de plus l'enseignement topographique dispensé par l'école de guerre impériale faisait merveille.

La disposition des lieux surprit le Centaurien qui s'attendait à découvrir une vaste étendue herbeuse dégagée, comme il en avait rencontrées sur diverses planètes où il avait combattu. De nombreux obstacles gênaient la progression et il dut emprunter une allée dont l'orientation correspondait à peu près à sa direction. Le soir tombait, il régnait ici une agréable fraîcheur. Un peu plus loin l'allée observait un mouvement sinueux et Cochrane prit un chemin étroit qui traversait un pont de bois jeté sur un filet d'eau.

De l'autre côté du pont, deux jeunes gens barraient le passage. L'un grand et maigre, avec un nez busqué, l'autre noir et trapu, avec un bandeau noué autour du front. Tous deux portaient des blousons bariolés.

— Eh ! *man*, dit le Noir, tu ne sais pas que c'est dangereux de sortir le soir sans sa maman ?

Fidèle à sa tactique, le Centaurien demeura muet. Il perçut l'agressivité qui émanait de ces inconnus, et tous ses sens se mirent en alerte. D'un bloc, il pivota sur lui-même : deux individus du même genre venaient de jaillir d'un fourré.

Le courtaud noir fit un pas en avant.

— Bon, fais pas d'histoires, gus, ton pognon si tu ne veux pas qu'on te coupe les couilles !

Cochrane analysa la situation : ces quatre hommes ne respectaient pas les principes élémentaires du combat rapproché ; s'ils appartenaient aux hordes sidariennes, ce ne pouvaient être que des combattants de troisième classe, mal entraînés, qui ne représentaient aucun danger pour un officier de la garde...

L'assurance de Cochrane dut impressionner le leader du gang, car il parut balancer quelques secondes. Puis une arme brilla dans sa main. Les quatre adolescents se rapprochèrent lentement du Centaurien. Cochrane eût pu les tuer tous les quatre sans la moindre difficulté. Il l'aurait fait sans hésitation s'il avait été sûr d'avoir affaire à des Sidariens, mais ces jeunes gens n'en avaient pas l'apparence, et les éliminer risquait de lui poser divers problèmes sur ce monde avant qu'il ait la possibilité de regagner B-3, peut-être même l'en empêcher si la police s'emparait de lui...

Un cri jaillit de ses lèvres, figea ses adversaires pendant une fraction de seconde. Le Centaurien bondit, frappa le Noir au creux du bras, rompit l'encerclement. Le garçon gémit de douleur, son couteau lui échappa.

— L'enfant de pute ! Je crois bien qu'il m'a cassé le bras.

Calmement, Cochrane dégaina sa dague.

— Le prince Androf est grand ! dit-il. Fuyez si vous voulez vivre !

— C'est un cinglé ! dit le grand au nez busqué.

— On laisse tomber, décida le Noir qui frottait toujours son bras endolori.

Il ramassa son couteau de la main gauche, replia la lame. Les quatre adolescents détalèrent. Cochrane les vit disparaître dans les frondaisons du parc. Même le plus couard des Sidariens n'aurait pas agi ainsi... Songeur, il rangea sa dague dans son étui contre sa jambe et reprit sa marche. Il lui sembla alors entendre des pas derrière lui. Les autres espéraient-ils lui tendre un piège ? Il s'immobilisa, scruta les environs qui étaient déserts. Le bruit avait cessé. Mais dès qu'il recommença à avancer, il entendit à nouveau distinctement des craquements de feuilles mortes et de brindilles. Il repéra la direction d'origine de ces sons selon la technique apprise dans les commandos de la garde, et se lança en avant.

Un homme se dissimulait derrière un arbre. Quand il vit le

Centauren foncer sur lui, il plongea la main sous sa veste de toile pour tenter de saisir son .38 Spécial, mais Cochrane le paralysa sans difficulté d'un coup porté à un centre nerveux. L'homme s'écroula sur l'herbe.

C'était le type à la peau café au lait qui lisait son journal sous les fenêtres du *Chelsea* !

CHAPITRE VII

Cochrane palpa rapidement l'inconnu, s'empara de son .38 et de son portefeuille, où il trouva divers documents au nom de Bill Johnson. Le Centaurien saisit l'homme par les revers de sa veste, le souleva, l'assis sur le sol et l'adossa à l'arbre.

— Vous êtes payé par les Sidariens, n'est-ce pas, Johnson ?

L'autre se frotta la gorge en soufflant.

— Vous... On peut dire que vous êtes un rapide !

— Vous êtes un agent de Sidar ? répéta Cochrane.

L'homme secoua la tête.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

Le Centaurien hésita. Le règlement de la garde impériale prohibait formellement les violences contre un prisonnier. Cochrane plaça le canon du .38 sur la tempe du type.

— Pourquoi m'espionnez-vous ?

L'homme roula des yeux affolés, un filet de sueur dégoulina sur son front, son nez.

— Ne me tuez pas ! implora-t-il. Je ne sais rien. C'est Moreno qui m'a payé pour vous suivre, c'est tout, je vous le jure.

— Qui est Moreno ? Un agent sidarien ?

— Vraiment, je ne sais pas, je ne comprends pas... Moreno tient un *singles 'bar* à l'angle de la 55^e.

Cochrane lâcha Johnson qui retomba contre l'arbre.

— Filez, si vous tenez à la vie... Dites à vos maîtres sidariens qu'on ne trompe pas un officier de la garde impériale aussi facilement ! Et si je vous retrouve sur mon chemin, je vous tue. Le règlement m'autorise à vous abattre comme espion...

— S'il vous plaît, quémанда Johnson, rendez-moi mon portefeuille, monsieur...

Le Centaurien prit trois billets de dix dollars et un permis de conduire portant la photo de Johnson, et jeta le portefeuille. L'homme ramassa son bien en maugréant, se leva péniblement et s'éloigna.

Cochrane reprit son chemin. La nuit tombait, et il faillit s'égarer dans Central Park. À deux reprises, des inconnus l'abordèrent et lui proposèrent des transactions dont il ignorait la signification. Il les écarta et ne fut pas inquiété. Une allée lui permit de sortir du parc à la hauteur de la 72^e Rue, et il trouva sans peine la 70^e. Les building qui se dressaient de chaque côté de cette artère présentaient des façades froides et symétriques, très différentes des constructions voisines du *Chelsea*, mais le Centaurien ne portait aucun intérêt à l'architecture new-yorkaise.

Le bâtiment abritant les bureaux de Electronic Games Inc. ne différait pas de ceux qui l'entouraient. C'était un immeuble de vingt niveaux percé à chaque étage de fenêtres rectangulaires rigoureusement identiques. Une porte de verre épais protégeait le hall. Il fallait gravir quelques marches pour y accéder. Le Centaurien s'approcha de cette porte, tenta de la pousser, mais elle avait été verrouillée. Il renouvela sa tentative, sans succès. Après trois autres essais infructueux, il aperçut un homme en uniforme qui traversait le hall d'un pas lourd.

Le gardien ouvrit la porte et considéra Cochrane avec méfiance.

— Qu'est-ce que vous voulez à cette heure ? Vous ne faites pas partie du personnel de nettoyage ?

— Je veux voir le fabricant de jeux, Electronic Games...

— Vous êtes malade ! Tout est fermé. Il n'y a plus personne dans les bureaux ! Revenez demain matin !

Et sans lui laisser le loisir d'insister, le gardien lui claqua la porte sur le nez. Cochrane comprit qu'il lui faudrait attendre. Au travers de la porte vitrée, il remarqua pourtant un grand panneau portant une liste de sociétés. Electronic Games Inc. était installée au dix-septième niveau. Cochrane traversa la rue, scruta la façade : aucune lumière n'apparaissait aux fenêtres du dix-septième étage.

Le Centaurien s'attarda quelques instants à contempler cette façade muette. La solution de son problème se trouvait là-haut, les hommes qui viendraient travailler ici demain matin connaissaient le moyen de retourner sur B-3. Il devrait encore patienter. Quel tour avaient pris les combats depuis tout ce temps ? Peut-être ses frères d'armes avaient-ils péri, peut-être avaient-ils rejeté les Sidariens dans l'espace...

Toutes ces épreuves avaient fatigué Cochrane en dépit de son

endurance. Il avala une pilule énergétique qui possédait aussi un effet euphorisant, et se sentit très vite beaucoup mieux.

Comment passer les quelques heures qui le séparaient de l'aube ? Retourner auprès de Muriel ? Pourquoi pas...

Entre autres choses il avait appris à se servir du téléphone dont l'usage n'était guère plus compliqué que celui des systèmes de transmission employés dans l'armée centaurienne. Il pénétra dans un bar, tendit un des billets pris à Johnson et demanda au patron, un gros homme blanc en maillot de corps, de lui appeler le *Chelsea*. Celui-ci fit claquer la coupure entre ses doigts, compta des pièces de monnaie sur le comptoir et indiqua une porte au fond de la salle.

— Eh ! faut consommer, mon gars ! Qu'est-ce que je vous sers ? Une bière ?

— Oui, dit Cochrane, mais appelez-moi l'hôtel. Je ne suis pas d'ici, je ne sais pas comment m'y prendre. Vous pouvez garder l'argent...

— Très bien, fit le patron.

Il passa derrière sa caisse, composa le numéro et tendit l'appareil à Cochrane. Le réceptionniste du *Chelsea* apprit au Centauren que deux hommes avaient demandé Muriel Favard. La jeune fille les avait suivis.

Cochrane sortit sans boire sa bière.

— Il y en a tout de même qui sont bourrés de pognon, des étrangers, dit le patron à un poivrot qui somnolait sur le zinc. Celui-là devrait faire attention à son oseille.

Le Centauren fit quelques pas dans la rue, en s'efforçant de rassembler ses idées, mais les éléments nouveaux étaient trop nombreux, et il n'y parvint pas. Il regretta de ne pas avoir emmené Muriel avec lui ; elle eût put lui donner des explications utiles. Qui étaient ces hommes venus la chercher ? Des amis de Johnson ? Des agents sidariens ? S'il pouvait dès demain retourner combattre sur B-3, les réponses à ces questions ne présentaient guère d'intérêt. Pourtant une certaine curiosité le tenaillait : plus il en apprenait sur ce monde, plus il voulait en savoir. Tout était tellement plus compliqué que dans son propre univers, où il suffisait d'obéir aux ordres de ses supérieurs... Pour la première fois un étrange phénomène le tarabusta : il ne s'était jamais auparavant demandé d'où venaient les armes, les uniformes, les véhicules utilisés par les forces d'Alpha du Centaure ou par celles de Sidar ; s'il existait un *FABRICANT* des jeux, il y en avait aussi un pour tous ces objets d'usage courant ; or jamais personne n'avait évoqué devant lui ces fabricants... S'agissait-il d'un

secret militaire que le sommet de la hiérarchie, voire le seul prince Androf, conservait jalousement ? Cette réponse lui parut la plus logique, mais elle ne permettait pas d'expliquer pourquoi, ici, n'importe quel individu connaissait l'existence des fabricants...

Cochrane crut que sa tête allait exploser.

Il décida de chasser ces interrogations qui ne menaient à rien. Demain il saurait. En dépit de tous ses efforts, des pensées troublantes l'assaillirent encore. Quand il devrait présenter un rapport devant ses supérieurs, ceux-ci ne prêteraient jamais foi à son récit. Ou bien lui reprocheraient-ils de ne pas en avoir appris davantage... Sa conscience de soldat lui dictait d'utiliser chaque heure, chaque minute à se renseigner, à mettre à nu les manœuvres des sbires de Sidar, qui par toutes sortes de relations complexes inconnues de lui pouvaient avoir un impact décisif sur la bataille en cours...

Pourquoi ne pas ramener *un prisonnier* sur B-3...

Sous l'influence de la pilule énergétique son cerveau bouillonnait. Cette idée s'imposa : il allait s'emparer de ce Moreno, qui était le chef hiérarchique de Johnson, et le livrer aux responsables de la sécurité militaire centaurienne. Ainsi pourrait-il prouver sa bonne foi, et cet acte serait peut-être considéré comme un exploit militaire le rendant digne d'accéder au grade supérieur...

Cochrane héla un taxi et se fit conduire à l'angle de la 56^e Rue.

Le chauffeur jeta un coup d'œil à l'imperméable, au jean et aux bottes de son passager.

— Vous savez, là-bas, vieux, ils sont plutôt sapés... Ce sont des rupins qui vont draguer dans ce rade... (Il se ravisa en constatant que l'homme était d'une beauté surprenante. Il se coiffait comme certain homos, mais n'en avait pas la dégaine. D'ailleurs, le gros Moreno refusait les gays dans sa boîte...) Enfin, ce que j'en dis, vous avez peut-être vos chances, pas...

Le Centaurien demeura muet. Ensuite le chauffeur lui annonça que les Yankees allaient écraser les Mets à Queens et qu'on les donnait gagnants à dix contre un. Cochrane prêta l'oreille, croyant d'abord qu'il était question d'une guerre, puis réalisa qu'il s'agissait d'un jeu. On se passionnait dans ce monde pour toutes sortes de jeux...

— Venez dimanche au Shea Stadium, et vous verrez ce que je vous dis, conclut le chauffeur, en lui rendant sa monnaie.

Cochrane fit du menton un mouvement qui pouvait passer pour un assentiment et pénétra dans le bar. Il y régnait une demi-obscurité, chaque box disposait d'une petite lampe à abat-jour, un type jouait du

piano, dans le fond. Un air de blues. Ça ressemblait à certains disques que Muriel avait fait écouter à Cochrane. Ça n'était pas désagréable, mais ça n'avait pas le caractère enivrant de *La marche impériale* ou de *La charge centaurienne* interprétées par la fanfare de la garde. Il y avait une douzaine de consommateurs, surtout des hommes en complet-veston, dans le style *yuppie*, et aussi quelques femmes dans le même genre, mèche blonde tombant raide sur le front, tailleur, bijoux et maquillage discrets.

Comment allait-il reconnaître Moreno ?

Cochrane alla s'asseoir dans un box vide, sous le regard intéressé d'une femme d'une quarantaine d'années aux traits anguleux. Un garçon en gilet écossais vint se pencher au-dessus de lui. Il eut un regard de désapprobation en découvrant sa tenue décontractée sous son trench-coat.

— Je veux voir Moreno, déclara le Centaurien.

— Et qui dois-je annoncer ? demanda le garçon.

— Je suis le capitaine Cochrane.

Cette réponse parut produire un certain effet. Le sourire professionnel s'effaça, et le garçon passa derrière le comptoir pour décrocher le téléphone. De sa place le Centaurien ne réussit pas à suivre la conversation. Le garçon revint très vite. Il avait retrouvé son masque affable, mais on le sentait tendu.

— M. Moreno va vous recevoir, si vous voulez me suivre...

Le garçon marcha vers le fond de l'établissement, ouvrit une porte portant l'inscription « *Private* » en lettres de cuivre, s'effaça devant le Centaurien. À peine Cochrane eut-il franchi cette porte qu'on lui enfonça un objet dur dans les reins.

— Si tu bouges, tu es cuit, capitaine...

Le Centaurien s'était préparé à une agression, mais il n'avait pas imaginé que ses ennemis puissent s'y prendre de façon aussi maladroite. Assuré de sa supériorité, il décida de leur laisser l'illusion de le tenir à leur merci. Celui qui le menaçait ainsi était un homme grand et gros au nez cassé. Un second gaillard du même acabit l'accompagnait, mais n'avait pas jugé nécessaire de sortir lui aussi son calibre. Ils palpèrent le Centaurien, trouvèrent le .38 et le laser.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ! dit l'homme au nez de boxeur. Tu cherches à faire peur aux mômes, mec ?

Cochrane ne répondit pas et ils le poussèrent dans une pièce au sol recouvert d'une épaisse moquette, où un troisième personnage

attendait derrière un lourd bureau d'acajou. Aux murs étaient accrochés des fanions et des photographies sous-verre représentant des équipes de base-ball.

Moreno était un homme gras, au teint bistre et aux lèvres épaisses, avec d'épais sourcils noirs. Il souleva un de ces sourcils en dévisageant Cochrane.

— Il paraît que vous voulez me voir ? Vous êtes capitaine ? Capitaine de quoi ? J'en connais pas mal, moi, des capitaines... (Il ricana.) Et même des capitaines d'équipes de foot...

— C'est un capitaine pour jouer, dit le boxeur. Regardez ce que j'ai trouvé dans ses fouilles !

Il posa le laser sur le bureau. Moreno y jeta un œil surpris.

— Un homme m'a suivi, dit calmement Cochrane. Johnson. Le nom inscrit sur sa carte est Johnson ; Il a déclaré qu'il vous obéissait...

Moreno introduisit un ongle entre deux de ses dents et prit un air profondément ennuyé.

— Johnson est un crétin. Je n'aurais pas dû lui confier ce boulot. Vous êtes capitaine de quoi, au juste ? Je connais bien les flics du secteur... Vous n'avez pas à entrer chez moi... D'ailleurs, on ne m'avait pas dit qu'il s'agissait d'un flic.

Un déclic joua dans le cerveau du Centaurien. Ce Moreno réagissait de la même façon que Grondin, l'importateur de jeux électroniques. Les gens de cet univers étaient faciles à manœuvrer... Il décida de se conduire comme le faisaient les hommes de la sécurité militaire centaaurienne.

— C'est moi qui pose les questions, dit-il.

Les deux brutes se concertèrent du regard avec leur patron.

— Rendez-lui son artillerie, ordonna Moreno.

À regret, ils lui tendirent le laser et le .38, qu'il rangea dans la poche de son imperméable.

— Je vous écoute, Moreno. J'espère pour vous que vos explications seront satisfaisantes...

La pointe de la langue de Moreno vint humecter ses lèvres.

— Tirez-vous, commanda-t-il aux deux sbires. Vous me pardonnerez le comité d'accueil, capitaine, je ne sais pas pour quel service vous travaillez, mais il doit y avoir une embrouille. Je suis en règle, tout ce qu'il y a de couvert, jusqu'au menton, vous pouvez vous

renseigner sur mon compte... Johnson m'a dit en effet que vous êtes un dur. Le Viêt-nam, non ? Il n'y a rien de tel qu'une bonne guerre pour former un homme, je le répète chaque jour à mes gosses... (Il tenta un ricanement complice.)

— Vous travaillez pour Sidar ?

— Parole, capitaine, je ne connais pas ce type-là...

— Alors pourquoi me faites-vous suivre ?

Moreno se fit pleurnichard.

— Ah ! la la ! tous ces services qui se font des entourloupes, et moi qui suis au milieu. Si je vous dis que je bosse pour Langley(1) vous me foutrez la paix et vous vous démerdez avec eux ?

— Langley ?

Cochrane enregistra ce nom.

— Oui. Mais je ne connais personne là-bas, hein... Juste un numéro de téléphone. Je suis sûr du coup, c'est un flic qui nous a présentés, le type et moi. Pas n'importe quel flic... Mais je ne connais pas son nom, je vous le jure, juste un numéro de téléphone.

Moreno se pencha et inscrivit le numéro au dos d'une carte de son bar.

— Ne téléphonez pas d'ici, je vous en prie.

Cochrane empocha la carte.

— Si je n'apprends pas pourquoi on me fait suivre, je reviendrai vous voir, Moreno...

Moreno haussa les épaules. Le Centaurien quitta le bureau sans se retourner. Les deux gorilles attendaient dans le couloir. Ils lui jetèrent des regards intrigués, mais ne tentèrent pas de l'arrêter. Le garçon du bar dissimula lui aussi sa surprise. Cochrane lui tendit la carte sur laquelle Moreno avait inscrit le numéro de téléphone. Le garçon hésita puis lui indiqua une cabine. Cochrane décrocha le combiné. La sonnerie retentit à l'autre bout du fil, plus il y eut un déclic et une voix demanda :

— Ouais, qu'est-ce que c'est ?

— Ici le capitaine Cochrane, dit le Centaurien. Je veux savoir pourquoi vous me faites suivre.

— Ce sont les Sidariens qui vous paient, n'est-ce pas ?

— Eh ! vous devez vous tromper de numéro !

Il y eut un déclic. L'inconnu avait raccroché. Cochrane ressortit de la cabine. Le garçon affecta de l'ignorer en se concentrant sur le verre qu'il frottait. Le Centaurien se retrouva dans la 58^e Rue, déserte à cette heure tardive.

* *

*

Muriel ouvrit les yeux, fut éblouie par la lumière vive, les referma et se frotta les paupières. Elle éprouvait une sensation de faiblesse, sa bouche était pâteuse, et sa langue lui donnait l'impression d'avoir doublé de volume. Une sorte de bille d'acier tournait à toute vitesse dans son crâne. Elle ouvrit à nouveau les yeux, prudemment cette fois, en plaçant sa main en visière pour les protéger. Elle se trouvait allongée sur un lit d'une très petite pièce rectangulaire ressemblant à une chambre d'hôpital.

Que faisait-elle ici ?

Elle se concentra au prix d'un effort douloureux pour se remémorer les événements de la veille. La veille... Pourquoi la veille ? Elle avait le sentiment d'avoir dormi une éternité. Une odeur caractéristique s'imposa. De l'éther. Ils l'avaient anesthésiée et transportée ici. Un type l'avait demandée à la réception de l'hôtel, puis conduite à l'extérieur sous un prétexte qui lui échappait maintenant, et ensuite un second bonhomme l'avait empoignée par-derrière et lui avait collé sous le nez un tampon imbibé d'éther ou d'un liquide ayant une odeur proche. Ensuite elle ne se souvenait plus de rien. Ils avaient dû l'embarquer dans une voiture.

Il lui fallut quelques instants pour réaliser qu'un homme se penchait au-dessus d'elle. Un géant blond et rose au visage inexpressif. C'était celui qui l'avait accostée dans le hall de l'hôtel.

— Nous déplorons d'avoir dû employer ces méthodes, mademoiselle Favard, dit-il. Mais nous avons quelques questions à vous poser...

Elle se redressa péniblement, s'assit sur le lit, adossée au mur.

— Vous êtes... vous appartenez à la police ?

Avec la dextérité d'un prestidigitateur, le blond lui plaça devant les yeux une carte plastifiée portant sa photo et la fit disparaître tout aussi vite dans sa poche.

— À un service spécial de la sécurité des États-Unis, mademoiselle...

Il s'exprimait en français, avec un très léger accent.

— Vous auriez pu me convoquer à votre bureau, non. Je ne suis pas une criminelle. Vous pouvez fouiller dans mes bagages, il n'y a pas de drogue !

L'homme sourit.

— Il se trouve que nous ne procédons pas de cette façon, mademoiselle, et que la drogue ne préoccupe pas notre service. Par contre, nous nous intéressons aux espions.

Muriel ricana. Peu à peu ses moyens lui revenaient.

— Aux espions ! Vous me prenez pour une espionne ?

— Non, mademoiselle, nous avons pris des renseignements sur vous, vous n'êtes certainement pas une espionne. Par contre, l'homme qui vous accompagne nous intrigue beaucoup... Voulez-vous que je vous donne lecture du texte de loi qui traite du délit de complicité avec des agents de puissances hostiles aux États-Unis d'Amérique, mademoiselle ?

Elle éclata encore de rire, mais cette fois son rire sonnait faux. Bien entendu, ils en avaient après Cochrane, et elle s'était mise dans de beaux draps en lui procurant ce faux passeport et en l'accompagnant ici. Ce rire parut pourtant surprendre le blond qui leva un sourcil étonné.

— C'est pourtant très sérieux, mademoiselle, dit-il. Votre situation est délicate.

Elle laissa aller sa tête contre le mur, soupira.

— J'ai compris, dit-elle. Vous avez une cigarette ?

* *

*

Les employés se pressaient dans le hall, puis, par petits paquets, s'engouffraient dans les ascenseurs. Cochrane les observa un instant. Il y avait là des gens de toutes sortes : des bureaucrates guindés et cravatés avec des chapeaux vissés sur le crâne, des jeunes en jean et tennis avec barbe, cheveux longs et boucles d'oreilles, des femmes en tailleur à l'air blasé, des jeunes filles en robe indienne bariolée, des Noirs, des Blancs, et même quelques Asiatiques. Personne ne prêta attention au Centaurien. Le gardien de nuit avait été relevé et son remplaçant avait laissé passer Cochrane sans même lui jeter un regard. Celui-ci essaya de découvrir dans cette foule le fabricant des jeux électroniques, puis pénétra à son tour dans une cabine et appuya sur

le bouton numéro dix-sept.

— Ah ! je vois que nous allons au même étage, lui lança une jeune femme noire.

Il la dévisagea. Elle était curieusement coiffée, avec de courtes nattes dressées sur sa tête. Elle lui sourit.

— Vous travaillez chez Big Malcom ? Vous êtes nouveau ?

— Je vais chez Electronic Games Inc.

— C'est ce que je dis : Big Malcom est le patron d'Electronic Games. Vous ne le saviez pas ?

— Non, je viens voir le fabricant des jeux...

— Ah ! vous êtes un client...

Comme les portes de la cabine coulissaient, elle lui adressa un clin d'œil, traversa le palier d'un pas énergique et poussa une paroi vitrée frappée du sigle de Electronic Games Inc. Cochrane hésita et la suivit. Il déboucha dans un vaste et confortable salon d'accueil, avec des canapés et des tables basses. Une hôtesse était en train de s'installer derrière un immense bureau d'aluminium. Le Centaurien se dirigea vers elle.

— Je viens voir Big Malcom, annonça-t-il.

Une moue ironique passa sur le visage de l'hôtesse.

— Vous voulez sans doute parler de M. Bob Malcom ? Vous êtes un client ?

— Oui. Où est-il ?

— Eh là, vous êtes bien pressé... Bob Malcom n'arrive jamais avant dix heures. Vous avez rendez-vous ?

— Je viens de très loin pour le voir. C'est très important.

— Bien, nous verrons si Bob Malcom accepte de vous recevoir, monsieur... ?

— Cochrane.

— Bien, si vous voulez vous asseoir en attendant...

Le Centaurien s'installa dans un profond fauteuil de cuir. Il éprouva un choc en découvrant les affiches apposées sur le mur. Une de ces affiches représentait une section de la garde centaurienne montant à l'assaut d'une position sidarienne. *Centaur against Sidar, an exciting game*, disait la légende. Cochrane avait déjà vu la même illustration sur le couvercle des boîtes de jeux, ou plus exactement un fragment de

cette illustration. Sur cette grande affiche, il y avait beaucoup plus de détails, et, après l'avoir fixée un instant, il comprit la cause de son trouble : l'officier qui conduisait l'assaut lui ressemblait étrangement...

L'attente se prolongea et il détourna les yeux de cette image, qui lui procurait des sensations désagréables, proches de la douleur. Au bout d'un moment un groupe de jeunes filles, parmi lesquelles il remarqua la Noire aux nattes, vint utiliser un appareil à café. Elles se poussèrent du coude en le regardant par en dessous, puis la Noire vint lui apporter une tasse.

— Vous attendez toujours Big Malcom. Je vous préviens, il n'est pas commode...

Juste à cet instant apparut un homme grand et de forte corpulence, en costume sombre fait d'une matière brillante, avec un feutre et de grosses lunettes d'écaille. Les jeunes filles s'éclipsèrent, l'arrivant retira son chapeau et se pencha pour caresser l'épaule de l'hôtesse.

— Ce type vous demande, Bob, dit-elle. Je crains que sa façon de vous nommer ne vous plaise pas...

Bob Malcom lança par-dessus son épaule un bref regard au visiteur.

— Si c'est un client, il a de la chance. J'ai cinq minutes pour l'écouter avant mon prochain rendez-vous. Sinon dites-lui qu'il revienne me voir le mois prochain... Soyez chic, *Honey*, apportez-moi un verre d'eau et deux cachets dans mon bureau. J'ai une migraine effroyable ce matin.

Sur le bureau géant du boss de Electronic Games Inc., des Centauriens et des Sidariens de plastique côtoyaient des dossiers et toutes sortes d'objets éparpillés. Bob Malcom avala ses médicaments, vida son verre d'eau d'un trait, se gargarisa et se tourna vers Cochrane qui attendait, debout.

— Eh bien, asseyez-vous, mon vieux, mais je vous préviens, vous avez entendu, j'ai cinq minutes. Et vous savez que j'ai une exclusivité pour la diffusion dans tous les États de l'Ouest... O.K., je vous écoute.

— Je veux retourner sur B-3, dit Cochrane. Vous fabriquez les jeux, vous savez comment ils fonctionnent. Débrouillez-vous !

— Quoi, qu'est-ce que vous racontez ? Bon, je n'ai pas de temps à perdre...

Le Centauren fit deux pas en avant, posa ses mains à plat sur le bureau, se pencha en fixant Malcom.

— Je parle très sérieusement. Vous êtes le fabricant des jeux, non ?

Big Malcom secoua sa tête volumineuse avec une expression désespérée, appuya sur une touche de son combiné.

— Dites, mon chou, j'ai un cinglé dans mon bureau. Je ne sais pas s'il est dangereux, mais je préfère tout de même qu'on avertisse le service de sécurité...

D'un geste vif, Cochrane dégaina son laser et le braqua sur Malcom.

— Vous n'allez avertir personne ! Vous allez me renvoyer sur B-3. Vous avez affaire à un officier de la garde du prince Androf !

Malcom souleva légèrement ses lunettes d'écaille. Ses yeux globuleux se posèrent sur l'arme, puis sur le visage du Centaurien. Une expression de perplexité figea ses traits, puis il se détendit, se renversa en arrière dans son fauteuil, éclata de rire. Au même instant, deux hommes en uniforme bleu firent irruption dans le bureau. Le boss les renvoya d'un geste.

— Ça va, les gars, merci ! Vous êtes des rapides, c'est très bien, mais je n'ai pas besoin de vous pour le moment.

— Hé, mais ce type n'est pas en train de vous menacer ?

— Non, non, les gars, ça va.

Les deux agents de sécurité marquèrent un temps d'hésitation, puis quittèrent la pièce. Malcom se leva, tendit la main à Cochrane par-dessus son bureau.

— Bravo, mon vieux, vous m'avez eu. Excellent, votre truc. Vous avez le *look*, et tout et tout. Et votre truc, là, bien imité, bravo ! (Cochrane tenta de dire quelque chose, mais il l'interrompit d'un geste.) Non, non, ne dites pas un mot de plus, c'est parfait comme ça, je vous embauche.

J'aime les gars qui ont du culot. (Il appuya sur une autre touche.) Phil, vous voulez venir un instant dans mon bureau, je veux signer un contrat avec un type formidable... Phil est notre directeur publicitaire, précisa-t-il à l'intention du Centaurien.

Un grand chauve dégingandé arriva presque aussitôt, marcha à grandes enjambées jusqu'à Cochrane, interdit, qui tenait toujours son laser.

— Hello ! je suis Phil. La pub, c'est mon job. (Il se frappa soudain le front, comme s'il avait une illumination.) Mais oui, il est extraordinaire, comment l'avez-vous dégoté, Bob ?

— Écoutez-moi, dit Cochrane, qui ne comprenait rien à ce que racontaient ces deux personnages et s'efforçait de conserver son

calme. Je n'ai pas de temps moi non plus à perdre avec vos histoires. Je veux retourner sur B-3 combattre avec mes hommes. Si vous travaillez avec les Sida-riens, je vous préviens...

Malcom s'esclaffa en prenant le publicitaire à témoin.

— Il est bon, n'est-ce pas ? Bon, ne vous fatiguez pas, mon vieux, ça va comme ça, vous m'avez convaincu. C'est O.K., vous tournerez notre spot de pub. Cinquante mille, ça vous va ? Bon, vous allez voir les détails avec Phil, qui va vous rédiger votre contrat et vous verser une avance. Maintenant, j'ai du boulot, et...

Cochrane releva le canon de son laser.

— Je vais compter jusqu'à trois. Et à trois, si vous ne vous décidez pas à répondre à mes questions, je désintègre votre directeur de je ne sais quoi, Big Malcom.

Pour des raisons mystérieuses, les fabricants des jeux ne le prenaient pas au sérieux. Des yeux, Cochrane chercha une cible. Il tendit son poing armé, qui pivota lentement de droite à gauche. Deux plis de satisfaction se dessinèrent aux coins de ses lèvres quand le guerrier sidarien aux oreilles pointues fut dans l'axe de sa ligne de mire.

Il appuya sur la détente et la statuette disparut du bureau.

CHAPITRE VIII

Bill Steadman, dit Bull-Dog, prit une boîte de bière dans un *pack* de six posé sur le coin de son bureau, l'ouvrit d'un geste habile, but une gorgée, rota et considéra son interlocuteur, un géant blond et rose, qui attendait posément, assis sur son siège, les deux mains posées à plat sur ses cuisses.

— Bien, dit-il, c'est un sac de nœuds, cette histoire, Ed ? Je me trompe ?

Le dénommé Ed parut hésiter, jeta des coups d'œil à droite et à gauche.

— Tu peux parler à l'aise, assura Steadman. Il y a un truc spécial qui brouille les dispositifs d'écoute. Le réglage est modifié deux fois par jour, et j'ai le technicien à la bonne. C'est un gars qui était avec moi à Da Nang.

Ed ne sembla pas pleinement rassuré ; même au cœur de Langley, il faut se méfier des taupes *commies*(1). Néanmoins, il se décida à attaquer, d'une voix douce :

— Bien, ce type – nous lui avons donné le nom de code Ronald –, ce type arrive par la filière des rouges chiliens. Nous pensons donc que c'est un agent des cocos, et nous lui collons la surveillance numéro trois. Jusque-là, de la routine. Mais impossible de l'identifier : toutes nos antennes sont formelles : Ronald est inconnu au bataillon.

Steadman but une nouvelle gorgée de bière, s'essuya la bouche avec le dos de sa main.

— Un type tout blanc, tout neuf, que les Russes viennent de lancer. C'est possible, non ?

— Bien sûr, mais ça n'est pas n'importe qui. C'est un gus qui a subi un entraînement spécial et qui est équipé d'un sacré matos : un flingue indétectable, une sorte de laser ou quelque chose comme ça. Et là, Bill, je dis qu'il y a une contradiction...

— Une contradiction ? répéta Steadman, avec une expression ennuyée.

— Eh bien, oui... Pourquoi les Popofs, s'ils nous envoient un agent de première bourre, super-entraîné, lui font-ils prendre le risque de passer par une filière d'amateurs, comme celle des Chiliens ?

Steadman se gratta le menton.

— Peut-être qu'ils cherchent justement à le faire coïncider, pour qu'il nous donne des informations bidon ?

— J'y ai pensé, mais c'est trop gros. Et ce type se conduit bizarrement. On dirait qu'il fait tout pour se faire repérer. Un vrai kamikaze. Il rentre dans les bureaux des gens, son flingue à la main, pose des questions complètement tordues.

— Étonnant que les flics ne l'aient pas encore coffré, non ?

— Justement, il est très fort... Je veux dire sur le plan technique. Et il y a encore une autre contradiction entre sa technique, très pro, et son comportement, qui est celui d'un amateur brouillon...

— Hum, ça fait beaucoup de contradictions. Pourquoi ne pas lui mettre tout simplement le grappin dessus ?

— Nous avons coincé la femme qui l'accompagnait. Nous avons la certitude qu'elle n'est pas dans le coup. Elle affirme qu'il a perdu la mémoire, mais c'est un coup classique. Je voulais voir où il allait nous conduire, mais il a tout de suite repéré le type que Moreno lui avait collé au train, il l'a fait parler et a été trouver Moreno. Il l'a bluffé et cet abruti lui a donné mon numéro. Ronald nous a téléphoné pour demander ce qu'on lui veut ! Il ne manque pas d'air. Là où ça devient très intéressant, c'est qu'il cherche à entrer en contact avec Milovitch !

Steadman plissa les yeux, avec une curieuse grimace, découvrant ses dents, qui accentuait son air de parenté avec l'animal dont ses collègues lui avaient donné le surnom.

— Attends un peu, Ed... Milovitch... Joseph Milovitch ? Le savant yougoslave ?

— Lui-même, Bill ! En ce moment même, Ronald rôde autour de sa baraque.

— Milovitch, c'est ce type qui a fait des recherches top secret pour la Défense, non ?

— Tout juste, c'est un bonhomme un peu cinglé mais les gens du département d'État disent qu'il est génial... Bon, il est sous surveillance depuis qu'il a découvert je ne sais quel truc pour les fusées, mais certaines de ses inventions ont eu des applications civiles : des gadgets, des jeux. C'est comme ça que Ronald a eu son adresse. Par une boîte spécialisée dans les jeux électroniques. Et il a

remonté toute la filière depuis l'Europe. C'est un peu dingue, non ?

— Il y a une chose qui m'échappe dans ton histoire, Ed. Les Ruskofs n'ont pas besoin de se donner tant de mal pour avoir l'adresse de Milovitch, non ? Ils ont essayé de l'enlever dans le temps, mais ça fait un bail, c'est un vieux truc... Son adresse est même dans le bottin. Pourquoi ils s'en prendraient à lui tout d'un coup ?

Le géant blond haussa les épaules.

— Je ne sais pas, Bill, peut-être que, dans ses recherches, il y a un truc qui les intéresse... Ça peut avoir une importance stratégique.

Steadman frappa du plat de la main sur son bureau.

— C'est bon, Ed, on arrête de jouer à cache-cache avec ce type. Je n'ai pas envie qu'il flingue Milovitch et qu'on nous mette ça sur le dos. Exécution ! Mais je le veux entier, pour savoir ce qu'il a dans le ventre. Compris ?

* *

*

Le taxi déposa Cochrane devant la maison. C'était une construction en bois de deux niveaux, couverte de *shingles*, avec un auvent soutenu par des colonnes. La peinture de la façade s'écaillait par endroits, mais elle avait encore une certaine allure. Le Centaurien abandonna un billet de vingt dollars au chauffeur qui redémarra aussitôt, puis inspecta les environs.

Une longue voiture noire stationnait cent mètres plus loin, avec deux hommes à l'intérieur. Cochrane eut l'intuition qu'ils surveillaient la maison de Milovitch. Les agents de Sidar avaient décidément réussi à s'infiltrer partout dans ce monde !

Le gros Malcom avait fini par lui donner l'adresse de ce Milovitch, qui était, à l'en croire, la seule personne capable de lui donner des explications sur le fonctionnement des jeux. Il fallait le voir transpirer et trembler comme une feuille, quand il avait compris que le laser du Centaurien n'était pas un jouet ou un accessoire de cinéma ! Son directeur publicitaire avait mieux conservé son sang-froid, il avait écouté posément Cochrane et dit : « Je ne comprends pas exactement ce que vous voulez, mais vous vous trompez d'adresse, l'ami. Ici, nous ne sommes que des hommes d'affaires. Nous n'y entendons rien à la technique et à l'électronique. Nous sommes des gestionnaires, des commerciaux, des publicitaires. On pourrait vous envoyer à l'usine, mais vous n'y trouverez que des techniciens. Celui qui a conçu le principe de base, c'est Milovitch, un Roumain ou un Tchèque, quelque

chose comme ça. Lui pourra vous expliquer. Donne-lui donc l'adresse de Milovitch, Bob. Et vous, mon vieux, soyez assez gentil pour ranger ce truc. Je n'aimerais pas qu'il nous arrive la même chose qu'à ce machin de plastique que vous avez fait griller...» Après le départ du Centaurien, Bob Malcom avait averti la police, bien entendu, mais il avait été assez intelligent pour éviter de faire intervenir le service de sécurité au risque de provoquer un carnage dans l'immeuble. De sorte que personne n'avait inquiété Cochrane.

Une longue antenne se dressait sur la voiture noire. Cette antenne ressemblait étrangement à celles des véhicules de la Sécurité militaire centaaurienne. Voilà qui confirmait les soupçons de Cochrane. Les deux hommes en faction ici étaient probablement en train de demander des renforts...

Cochrane poussa le portillon de la barrière qui clôturait la maison, sans perdre de vue les deux sbires ; ceux-ci ne bronchèrent pas et il atteignit le porche sans encombre. Il tenta de manœuvrer le loquet, mais la porte était verrouillée. Il se préparait à chercher un autre accès quand cette porte pivota. Un jeune homme en jean et chemisette apparut.

— Je veux voir Joseph Milovitch.

— Qui dois-je annoncer ?

— Je suis le capitaine Cochrane.

Une brève expression de surprise passa sur le visage du jeune homme.

— Le capitaine Cochrane... Très bien, voulez-vous me suivre, capitaine.

Le Centaurien emboîta le pas de l'autre. Cet homme avait dans sa démarche quelque chose de militaire, qui mit ses sens en alerte. À peine Cochrane eut-il franchi la porte que deux autres individus embusqués à l'intérieur se précipitèrent sur lui, le saisirent par les bras.

Quels que soient ces hommes, mercenaires de Sidar ou non, leurs techniques de combat étaient très rudimentaires !

Le Centaurien n'offrit d'abord aucune résistance à cette attaque, laissant à ses adversaires l'impression qu'ils le maîtrisaient, puis très rapidement frappa l'homme de gauche d'un violent coup de tête à la mâchoire, celui de droite d'un coup de genou, dégagea ses bras et projeta ses poings dans la poitrine de l'homme qui lui avait ouvert et tentait de dégainer une arme. Au fond du couloir, il distingua alors deux silhouettes et il revint sur ses pas.

Les passagers de la voiture noire accouraient, l'arme au poing. Cochrane hésita à les tuer ; aucun de ses agresseurs n'avait jusqu'ici tenté de lui faire subir ce sort et ce monde ne semblait pas en guerre. Il se contenta de carboniser une portion de pelouse, presque sous leurs pieds. Un cercle noir d'une cinquantaine de centimètres se dessina au milieu de l'herbe. Les deux hommes se jetèrent précipitamment à plat ventre derrière des massifs mais n'ouvrirent pas le feu. Trois voitures semblables à la première vinrent se ranger devant la maison, des hommes en jaillirent.

Cochrane comprit qu'il était tombé dans un piège tendu par Malcom. Il ne viendrait pas seul à bout de tous ces hommes. Il ne lui restait qu'à vendre chèrement sa peau. Il rentra dans la maison et hurla : « Vive le prince Androf ! Vive Alpha du Centaure ! » avant de refermer la porte.

— Qu'est-ce qu'il vient de crier ? demanda Steadman.

— Je ne sais pas, Bill, mais il a un truc drôlement dangereux. Regardez-moi ça !

Steadman se pencha. Une légère fumée se dégageait encore de la surface carbonisée et le sol avait été creusé de dix centimètres.

— Paul et Robert l'ont échappé belle.

Steadman secoua la tête.

— Je ne crois pas. Si Ronald avait voulu les descendre, il l'aurait fait. Ce type-là ne doit pas rater sa cible avec un truc pareil. (Puis se tournant vers les hommes qui se massaient devant la maison :) Hé, vous autres, écarter-vous si vous voulez pas qu'il y ait des dégâts ! Je le veux vivant et en bonne santé, c'est compris ?

Cochrane s'aplatit contre la paroi du couloir, s'efforçant de repérer ses adversaires. Les trois qui l'avaient assailli gisaient toujours sur le sol, momentanément hors de combat. Il les enjamba, progressa en direction d'une pièce plus vaste. Les autres, surpris par sa pugnacité, s'étaient repliés à l'intérieur de la maison. Il devait les neutraliser pour ne pas risquer d'être abattu par surprise.

Le Centaurien vérifia le voyant de charge de son laser, compta jusqu'à cinq, fracassa une porte vitrée et bondit à l'intérieur d'un vaste salon, jambes légèrement écartées, plié en avant en position de tir. Il balaya la pièce du canon de son arme, le doigt sur la détente, se figea.

Un vieillard à barbiche blanche se balançait lentement dans un rocking-chair. Un vieux tout ridé qui plissait ses petits yeux malicieux en lui souriant.

— Allons, dit-il, cessez de brandir cette chose dangereuse... (Il avait une voix rocailleuse et roulait les r.) Je ne suis pas votre ennemi, capitaine Cochrane. Je suis l'homme que vous cherchez, Joseph Milovitch en personne...

Le vieillard n'était pas armé, mais d'autres hommes se tenaient peut-être à proximité. Au fond de la pièce un escalier de bois conduisait à une loggia. Il fallait vérifier que personne ne s'était embusqué là-haut. Cochrane gravit prudemment les premières marches, entendit des pas sur le plancher, puis un grincement suivi d'un bruit sourd. Un homme venait de s'échapper de la maison par une fenêtre. Il put le voir courir rejoindre les autres et s'abriter derrière une voiture. Un rictus de mépris incurva la bouche du Centaurien : non seulement ces hommes n'étaient pas entraînés convenablement, mais ils ne manifestaient guère de courage !

Il redescendit l'escalier. Le vieillard se balançait toujours tranquillement dans son fauteuil. Milovitch avait-il le pouvoir de le renvoyer sur B-3 avant que l'assaut soit lancé et qu'il succombe sous le nombre ?

— Je veux retourner combattre sur B-3. C'est vous qui avez conçu ce jeu, c'est à vous de m'y renvoyer, Milovitch ! dit-il farouchement. Je n'ai plus personne d'autre à qui m'adresser ici. Je vous donne exactement trois minutes pour réfléchir. Passé ce délai, je me verrai contraint de vous considérer comme un agent de Sidar et de vous traiter comme tel !

Le vieux secoua la tête, une lueur d'amusement pétilla dans ses petits yeux clairs.

— Je ne demande pas mieux que d'essayer de vous aider à résoudre votre problème, mais il faut que vous me donniez davantage d'explications, et que vous me laissiez le temps de comprendre de quoi il retourne... Avec la meilleure volonté du monde, je crains que trois minutes ne suffisent pas. Le mieux serait d'ailleurs pour vous d'accepter de collaborer avec les gens qui entourent ma maison. Même s'ils ne s'y sont pas très bien pris, ce ne sont pas vos ennemis. Du moins je ne le pense pas, si ma théorie est exacte...

Le grésillement d'un haut-parleur fit sursauter Cochrane, qui courut jusqu'à une fenêtre observer ce qu'il se passait à l'extérieur.

— Ne soyez pas stupide ! Rendez-vous, disait Steadman d'une voix monocorde. Nous vous garantissons la vie sauve et nous sommes prêts à traiter avec vous. Ne vous obligez pas à employer la force. Cette maison est entièrement cernée, vous n'avez aucune chance de fuir...

Bull-Dog brandissait le mégaphone, debout, à cinquante mètre de la

fenêtre. Il formait une bonne cible et devait le savoir. Cochrane fut tenté de réviser son jugement sur ses adversaires, mais leur comportement le déroutait.

— Nous tenons votre amie Muriel Favard, poursuivit Steadman sur le même ton. Si vous le souhaitez, nous allons la faire venir ici...

Jamais des Sidariens n'auraient tenté d'utiliser une auxiliaire prisonnière pour obtenir la reddition d'un officier centauren. Ce monde était décidément étrange... Jamais un cadet de la garde impériale ne s'était rendu à l'ennemi, mais ces hommes étaient-ils véritablement des ennemis au regard du règlement des armées de Centaure ?

— Voyez, déclara Steadman, je suis seul et sans arme. (Il écarta les bras et les pans de sa veste.) Laissez-moi approcher pour parler avec vous...

Cochrane poussa le battant de la fenêtre d'un mouvement brusque.

— Vous êtes le chef de ce détachement ? cria-t-il. Donnez-moi votre grade, votre nom et la désignation de votre unité !

Steadman se tourna vers ses collègues, toujours embusqués à l'abri des voitures, leur adressa une moue étonnée.

— C'est O.K. Je suis le capitaine Steadman, 9^e régiment de Marines. Et vous-même, l'ami ?

— Capitaine Cochrane, détaché au commando spécial de la garde impériale !

— Accepterez-vous de parler avec moi, d'officier à officier, capitaine ?

— Si vous servez les hiérarques de Sidar, jamais !

Bull-Dog se retourna à nouveau vers les autres, puis haussa les épaules.

— J'ignore qui sont ces bordels de merde de gus de Sidar, mais je peux vous donner ma parole d'officier que je n'ai rien à voir avec eux !

— Alors avancez ! Je suis prêt à parler avec vous.

Steadman jeta le mégaphone sur la pelouse et marcha d'un pas résolu vers la maison, en affichant toujours ce sourire qui découvrait ses dents. Parvenu au pied de la fenêtre, il la franchit d'un saut en prenant appui d'une main, avec une aisance que n'aurait pas laissé deviner sa corpulence. Quand il fut face à Cochrane, il pressa sa capsule de gaz paralysant, la jeta sur le Centauren et se plaqua au sol.

CHAPITRE IX

— Ou nous avons affaire à un dingue, ou ce type a subi un conditionnement extraordinaire...

D'un geste dégoûté, le médecin lança une liasse de feuilles portant des graphiques sur le bureau de Steadman. Celui-ci n'y jeta qu'un vague coup d'œil.

— D'après votre truc, Ronald ne ment jamais, si je comprends bien... Vous ne pensez pas que c'est justement votre bon Dieu de machine qui est en train de déconner, Burt ?

— Ma machine ne déconne jamais, Bill.

— O.K... O.K. Burt, inutile de le prendre comme ça. Alors ce sont les Russes qui ont découvert une nouvelle méthode de conditionnement...

— Les Russes, ou n'importe quel autre service.

— Possible, mais moi je penche pour les Popovs...

— Bon, je ne peux rien faire de plus pour vous, Bill...

Steadman marmonna une vague formule de remerciement et le toubib quitta le bureau. Dans le couloir, il croisa le géant blond et rose qui se dirigeait vers l'ancre de Bull-Dog avec une grosse chemise cartonnée sous le bras. Celui-ci entra sans frapper, se laissa tomber dans un fauteuil et se cala une cigarette entre les lèvres, sans l'allumer.

— Eh bien, Ed, du nouveau ? J'aimerais quand même comprendre quelque chose à cette salade avant que le patron me tombe dessus. Tu sais comment ça se passe ici : l'histoire de Ronald est parvenue jusqu'à lui, et ça l'intrigue. S'il s'agit d'un échappé d'asile, on va nous reprocher d'avoir perdu beaucoup de temps avec cette affaire.

Ed tapa sur son dossier.

— Il y a là-dedans le rapport du psy : d'après lui, Ronald est aussi sain d'esprit que toi et moi. En parfaite santé, il pète la forme. Et il répète toujours les mêmes conneries. Les gars du labo planchent toujours sur son flingue. Ils sont incapables de dire où a pu être

fabriqué un truc pareil. Indétectable, ils ont vérifié, c'est du beau matériel. D'après eux, ça représente une avance technologique de vingt, trente, peut-être cinquante ans... Impossible de savoir. Il faudrait confier ça à...

— Non, non, gronda Steadman, pas question ! Ça ne doit pas sortir d'ici. (Il se prit la tête entre les mains.) C'est tout de même quelque chose, un gus qui résiste à toutes les méthodes d'interrogatoire connues, sérum de vérité, électricité, et qui nous répète sans arrêt les mêmes conneries... Je finis par me demander... Bon, fais venir Milovitch, Ed.

* *

*

Les quatre hommes étaient installés autour d'une table de bois rectangulaire. D'un côté avaient pris place Steadman et Ed, de l'autre Richard Matheson et Joseph Milovitch. Le directeur de la C.I.A. était grand, corpulent et chauve. Auprès de lui, Milovitch paraissait encore plus frêle que d'ordinaire. Il tortilla sa barbiche, dévisagea successivement les trois autres et dit :

— Messieurs, mon point de vue est arrêté depuis le début de cette affaire, mais j'ai préféré attendre que M. Steadman ait obtenu les premiers résultats des examens de notre sujet pour vous l'exposer. (Il marqua une pause qu'il combla de son rire malicieux.) À mon âge, n'est-ce pas, on pourrait me prendre moi aussi pour fou, un vieux fou gâteux...

Matheson, que ces coquetteries irritaient, toussota.

— Je vous en prie, professeur, soyez concis et épargnez-nous aussi bien les digressions que les explications à caractère scientifique... J'ai rendez-vous à la Maison-Blanche dans deux heures exactement. Ce qui, compte tenu du trajet, ne me laisse hélas que peu de temps à vous consacrer... Ce que je voudrais savoir avant tout, c'est dans quelle mesure cette arme inconnue de nos services...

Milovitch leva la main.

— J'y viens, j'y viens... Mais je vais être obligé de vous demander tout de même un peu de patience. Bien... D'abord, à mon avis, notre sujet, Ronald, ou plus exactement le capitaine Cochrane, n'est ni un affabulateur, ni un agent secret ayant subi un conditionnement, ni un malade mental. Il est exactement ce qu'il prétend être : officier de la garde impériale de Centaure...

Ed demeura impassible, Steadman se pencha légèrement en avant,

Matheson balaya du revers de la main l'espace libre devant son visage en secouant la tête d'un air désespéré.

— Laissez-moi continuer, je vous prie, dit Milovitch. La garde centaaurienne n'a pas d'existence réelle, ou plus exactement elle n'existe que dans un univers fictif, une sorte d'univers parallèle, pour faire référence à une expression connue... (Le professeur saisit un grand sac de plastique posé à ses pieds et en tira une boîte de carton rectangulaire.) Jetez, s'il vous plaît, un coup d'œil à ceci, messieurs...

Le jeu fit le tour de la table et revint devant Milovitch.

— Ce jeu destiné aux adolescents a été réalisé à partir d'un brevet que j'ai déposé voici une dizaine d'années. En réalité, les principes sur lesquels repose ce brevet avaient été découverts quelques années plus tôt, mais, comme vous le savez sans doute, on avait jugé à l'époque que ces découvertes pouvaient avoir un intérêt pour la défense, et il avait été décidé de faire le black-out. Puis, aucune application à caractère militaire n'ayant été mise au point, ce black-out a été levé, et j'ai pu déposer ce brevet. Lequel n'a intéressé personne, jusqu'à ce que les techniciens de Electronic Games Inc s'en emparent. J'ai alors eu plusieurs entretiens avec les gens qui ont élaboré cette série de jeux. J'ai émis à cette occasion l'hypothèse qu'en créant ces jeux, ils créent de véritables univers parallèles; vous me pardonneriez d'employer encore une fois cette expression, qui ne convient pas parfaitement, mais je n'en trouve pas d'autre, et vous m'avez demandé d'éviter d'entrer dans des précisions scientifiques...

— Vous êtes tout pardonné, professeur, dit Matheson qui semblait tout à coup manifester davantage d'intérêt... Je vous en prie, poursuivez...

— Je vous remercie de votre indulgence... Bien. Je ne voudrais pour rien au monde vous sembler présomptueux, mais j'ai même émis une autre hypothèse : la possibilité d'établir un pont entre ces univers et le nôtre. Il ne s'agissait bien entendu que d'une simple hypothèse, et les probabilités pour que les conditions nécessaires à l'établissement d'un tel pont soient réalisées me paraissaient infimes. Or, il se trouve que c'est exactement ce qu'il vient de se passer. Ou du moins est-ce la seule explication rationnelle qu'il soit possible d'apporter à la présence parmi nous d'un individu tel que le capitaine Cochrane.

Milovitch marqua une seconde pause. Matheson dévisagea successivement ses deux collaborateurs. Steadman lui adressa une moue dubitative, Ed gratifia le grand patron d'un sourire poli, qui ne permettait pas de deviner quels sentiments lui inspiraient les explications du savant yougoslave.

Le professeur plaça ses lunettes sur son nez, prit une feuille de papier dans une chemise de carton, la porta à la hauteur de ses yeux.

— Voici par exemple un extrait du rapport du psychiatre que vous avez tous lu. « Ronald présente les traits de caractères stéréotypés d'un militaire de carrière et d'un patriote, tel qu'on n'en rencontre que dans les bandes dessinées ou dans les romans et films les plus manichéens et les plus caricaturaux. Il ne parvient à raisonner qu'en termes militaires, son univers intérieur paraît se limiter à tout ce qui touche à l'armée et à la guerre ; sa connaissance de la société dans laquelle nous vivons est tout à fait superficielle. La sexualité est pour lui une découverte récente, ce qui semble pour le moins étrange pour un sujet de trente-deux ans... La naïveté et l'ignorance manifestées par Ronald à l'égard de toutes sortes de choses, qui sembleraient simples à un enfant de dix ans, n'ont d'égal que ses compétences exceptionnelles en matière d'art militaire. On a du mal à penser qu'un psychopathe ait pu imaginer ainsi dans les moindres détails, etc. »

Milovitch rangea la feuille dans le classeur.

— Dans quel univers, je vous le demande, messieurs, la sexualité est-elle ainsi totalement absente ? Dans quel univers existe-t-il des héros purs et sans reproches dénués de tout intérêt pour autre chose que le combat patriotique, prêts à se jeter sans hésiter dans la fournaise, sans éprouver le moindre doute, la moindre hésitation ? Dans l'univers des bandes dessinées, comme l'a fort bien compris ce psychiatre, et dans celui des jeux, comme il ne pouvait pas le deviner. Messieurs, le capitaine Cochrane est sorti tout droit de l'imagination du technicien qui a conçu ce jeu, et par un processus complexe, c'est son subconscient qui a comblé les vides. À ma demande, M. Lacy ici présent a effectué une enquête sur ce technicien...

Ed hocha la tête.

— Trevor Waine, concepteur chez Electronic Games, qui a mis ce jeu au point, a été refusé par le corps des Marines en 1966 et réformé en raison de ses déficiences physiques, après avoir signé un engagement pour le Viêt-nam. Il en a conçu, semble-t-il, une vive frustration et...

Matheson l'interrompit d'un geste de la main.

— Je vois, monsieur Lacy. Et, selon vous, ce Trevor Wayne aurait créé plus ou moins inconsciemment ce monde où les Centauriens et les Sidariens se foutent joyeusement sur la gueule, pour se défouler de ne pas avoir pu aller s'en payer en personne une bonne tranche chez les Vietcongs...

— Je laisse le soin à M. Milovitch d'interpréter, protesta sobrement

Ed.

Matheson se pencha vers Steadman.

— Bon. Toutes ces spéculations psychologiques ne m'intéressent pas. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir si Trevor Wayne est capable de reproduire ces flingues indétectables. S'il les a conçus, il devrait en être capable, non ?

Milovitch soupira.

— Je crains de m'être mal expliqué, monsieur Matheson. Cet univers, celui du capitaine Cochrane, avec toutes ses composantes, tous ses éléments, est d'une certaine façon sorti effectivement du cerveau, des fantasmes de Trevor Wayne, mais Wayne ne les a pas élaborés : il n'en connaît même pas consciemment tous les détails. Pour reprendre une image triviale, disons que ses fantasmes se sont matérialisés dans une autre dimension...

— O.K., O.K., acquiesça Matheson. Mais ce type, avec tout son attirail, notre ami Ronald Cochrane, il est tout de même là, non ? Ce n'est pas un pur esprit... Et son flingue aussi. Comment expliquez-vous ça ?

— Je n'explique rien pour le moment, monsieur Matheson. Je ne peux que formuler des hypothèses. C'est la seule démarche scientifique...

— Je m'en fous de votre démarche scientifique ! aboya le patron de l'Agence. S'il n'y a pas à Langley un seul type capable de comprendre le fonctionnement de ce foutu flingue, c'est que nous n'avons embauché que des nuls ! Il n'y a qu'à en sacquer quelques-uns.

Milovitch observa Matheson, avec l'expression patiente et paternaliste du psychiatre face à un malade en crise, attendit qu'il se calme un peu, et dit d'une voix posée :

— Je ne suis pas un spécialiste des armes, monsieur Matheson, mais je crains bien que personne ne soit capable d'analyser aujourd'hui le fonctionnement de cette arme, car, à mon avis, sa conception ne relève pas des principes scientifiques connus. Aucun des composants entrant dans sa fabrication n'est probablement un matériau classique.

Matheson soupira :

— Si je ne vous connaissais pas, Milovitch, je vous ferais tout de suite enfermer chez les dingues avec ce Cochrane. (Soudain son visage s'éclaira, ses yeux se plissèrent.) Mais dites-moi, des armes comme ça, il doit y en avoir d'autres quelque part, même si c'est dans votre

univers parallèle. Il faut bien qu'on les fabrique quelque part. On ne peut pas aller en chercher d'autres ? Vous avez parlé d'un pont, tout à l'heure...

— Ce pont, si mes hypothèses sont exactes, a fonctionné dans un sens. Une fois. Rien n'indique qu'il puisse fonctionner dans l'autre sens, ni même fonctionner plusieurs fois. Seule une conjonction tout à fait exceptionnelle d'éléments, qui ne se reproduira peut-être plus, est à l'origine de la présence du capitaine Cochrane et de son équipement parmi nous... Une série d'entretiens avec lui me permettrait peut-être de répondre à votre question. Je dis bien peut-être. Je ne garantis rien.

Matheson se tourna vers Steadman.

— Vous voyez un inconvénient à ce que le professeur rencontre Ronald, Bill ?

— Aucun sur le plan des principes. Deux choses seulement. Ronald est entraîné à des techniques de combat très élaborées, et par conséquent très dangereux : il sera préférable que ces entretiens se déroulent à l'abri d'une vitre blindée. Enfin, le professeur devra s'engager sur l'honneur à ne pas communiquer la moindre information à l'extérieur de l'Agence. Dans l'immédiat, nous ne pourrons pas le laisser quitter la base. Le secret défense doit couvrir toutes ces recherches. Si Ronald n'est pas un agent des Popovs, comme nous l'avions cru au début, les Russes ne doivent rien savoir de lui...

Milovitch inclina la tête.

* *
*

Un homme en blouse blanche, aux allures d'infirmier musclé, ouvrit à Milovitch la porte du bloc où était gardé Cochrane.

— Je vous préviens, dit-il, il est de mauvais poil. Il ne veut plus causer...

Il le fit pénétrer dans une pièce entièrement nue à l'exception d'une table et d'une chaise de plastique moulé, manœuvra un commutateur. Un rideau coulissa, laissant voir une autre pièce où le Centaurien était assis sur un lit de camp. Il disposait d'un coin avec des w.-c. et des lavabos et de divers objets.

— Vous pouvez lui parler au travers de l'hygiaphone, dit l'infirmier. Mais surtout ne lui ouvrez pas. L'autre jour, quatre gars ne sont pas parvenus à le maîtriser. Il a fallu employer les gaz, et je me suis retrouvé dans les pommes moi aussi. À côté de ce type-là, Bruce

Lee est un rigolo.

Milovitch prit la chaise, l'approcha du guichet et s'assit.

— Puis-je vous parler, capitaine Cochrane ?

Cochrane redressa la tête et, sans se lever, jeta :

— Je n'ai rien à ajouter à mes déclarations. Je suis un prisonnier de guerre, et j'exige d'être traité selon les conventions signées entre le prince Androf et le grand hiérarque de Sidar. Je vous signale que l'article 2006 de ces conventions précise explicitement...

Milovitch toussota.

— Hum... je crois que vous faites une erreur, capitaine, vous n'êtes pas notre prisonnier. Et je suis le professeur Milovitch... Souvenez-vous : vous êtes venu me voir pour me demander de vous aider à retourner combattre dans votre unité...

— Et c'était un piège, bien sûr ! J'ignore ce que vous voulez, mais vous n'obtiendrez pas de moi la moindre information susceptible d'aider les Sidariens. Vos complices ont utilisé contre moi des méthodes indignes de soldats et formellement prohibées par les règlements. Je ne manquerai pas de faire un rapport à mes supérieurs...

— Je déplore les méthodes qui ont été employées contre vous, croyez-le bien, assura Milovitch. Je crains que les hommes qui sont ici n'aient fait une regrettable confusion en vous prenant pour un espion... Nous sommes nous aussi en guerre d'une certaine façon, et les lois de la guerre ne sont pas tout à fait les mêmes que celles en usage entre Centaure et Sidar.

L'expression du Centaurien se modifia. Pour la première fois depuis qu'il avait quitté B-3, une personne lui parlait de façon censée. Cochrane se leva, marcha jusqu'à l'hygiaphone, posa ses mains à plat sur la paroi vitrée.

— Je veux retourner sur B-3.

— Dans ce cas, il faut que vous m'expliquiez de façon très précise quels phénomènes ont précédé votre départ de cet endroit, ce que vous avez ressenti. (Voyant le visage de Cochrane se fermer, il ajouta :) Je ne vous demande aucun secret militaire...

— Comment pourrais-je vous faire confiance ? Le capitaine Steadman a trahi sa parole d'officier. Même un Sidarien n'aurait pas agi ainsi !

— Le capitaine Steadman a agi dans votre intérêt. Ces

interrogatoires ont été... très désagréables, je suppose, mais vous êtes indemne et traité convenablement, n'est-ce pas, capitaine ?

— Qu'est devenue la femme qui m'accompagnait, Muriel ? Travaille-t-elle aussi pour les Sidariens ?

— Il faut vous convaincre que nous ne sommes pas des alliés des Sidariens, capitaine. Bien sûr, je comprends que vous doutiez de ma parole... Mais... (il chercha un argument convaincant) voyez-vous, nous sommes nous aussi d'une certaine façon en guerre contre Sidar... Personnellement, les Sidariens m'ont fait beaucoup de mal et... quand nous tombons sur quelqu'un comme vous, nous devons justement nous assurer que nous n'avons pas affaire à un Sidarien.

— C'est insensé ! explosa Cochrane. Chacun sait que les Sidariens possèdent des oreilles pointues !

Milovitch se souvint de l'image de ce guerrier grotesque qui ornait la boîte du *wargame* fabriqué par Electronic Games Inc.

— Bien sûr, s'empressa-t-il de concéder.

Mais il se trouve qu'ici, dans ce monde, les Sidariens prennent une apparence différente. Et ils ne combattent pas toujours non plus en uniforme. D'ailleurs, vous-même, capitaine, ne portiez pas votre uniforme quand j'ai eu le plaisir de vous rencontrer...

Cette série d'explication parut faire hésiter Cochrane, qui se prit la tête entre les mains.

— J'ai beaucoup de mal à m'y retrouver, avoua-t-il. Je vous en prie, professeur, aidez-moi. Si vous vous engagez à ne me soutirer aucun secret militaire, j'accepterai de répondre à vos questions.

* *

*

— Il me semble que nous avons beaucoup progressé, capitaine, annonça Milovitch au terme du huitième entretien.

Cochrane et lui étaient installés de chaque côté d'une table, sur laquelle reposaient un récepteur de télévision, deux *wargames* et toutes sortes d'appareils électroniques. Depuis une dizaine de jours, les deux hommes travaillaient ainsi en tête-à-tête, et le Centaurien respectait rigoureusement ses engagements : il n'avait rien tenté pour s'échapper, frapper le professeur ou le prendre en otage. Ces séances de travail rompaient sa solitude.

Milovitch montra un point sur l'écran.

— Voici la planète B-3.

Cochrane leva vers lui un visage plein d'espoir.

— Alors, vous allez m'y renvoyer ?

— Je me dois de vous répondre honnêtement que j'ignore si j'en serai capable. Il va d'abord être nécessaire que je me livre à quelques expériences... (Il saisit le terminal-bracelet du Centaurien.) Cet appareil, m'avez-vous dit, vous permet d'entrer en contact avec vos hommes, votre état-major, n'est-ce pas ?

Cochrane hésita pendant une fraction de seconde, cherchant à déceler une ruse, puis haussa les épaules. De toute façon, les Sidariens disposaient du même équipement et employaient des techniques voisines. Quant aux codes d'identification, l'armée centaaurienne les changeait toutes les quarante-huit heures. En expliquant de façon plus détaillée le fonctionnement du terminal-bracelet, il ne livrerait donc à Milovitch aucune information qui ne soit déjà en possession des ennemis de l'Empire.

— Un code permet d'identifier chaque homme, de le localiser dans un rayon de cinquante kilomètres, expliqua-t-il.

Milovitch l'écouta attentivement pendant une vingtaine de minutes, n'entre-coupant son exposé que de brèves questions, prenant des notes sur un minuscule calepin couvert de graffitis illisibles et de chiffres.

— Bien, dit-il, je crois avoir compris au moins une partie de ce qu'il s'est produit. Il y a eu tout simplement une sorte de... comment dire ?... de court-circuit dans votre appareil, capitaine, ce qui a entraîné une interférence et... euh... (Il s'interrompt, conscient que son interlocuteur ne portait guère d'intérêt aux explications scientifiques.)

— Pouvez-vous, oui ou non, me ramener sur B-3 ? demanda Cochrane, d'une voix ferme qui trahissait pourtant son émotion.

— Nous allons faire un premier essai, dit Milovitch, mais rien ne dit que ça fonctionne dans les deux sens. Vous n'ignorez pas que la réciproque d'un théorème n'est pas nécessairement...

CHAPITRE X

D'un geste, le lieutenant Kay donna à sa patrouille le signal de la halte. La plupart des hommes se laissèrent tomber sur les talons. Les traces de fatigue se lisaient sur les visages luisants. Le plus dur de la bataille était passé, mais ils devaient encore réduire quelques poches tenues par les Sidariens et traquer des tireurs d'élite qui retardaient leur marche. Le combat se soldait par une cuisante défaite pour les hiérarques qui avaient dû placer le gros de leur flotte en orbite autour de B-5, mais l'Empire payait cher sa victoire. Aussi la joie de Kay se teintait-elle d'amertume. Les Centauriens tombés au combat se comptaient par milliers. Cochrane, son compagnon de promotion de l'école militaire impériale faisait partie de ceux-là. Ils se retrouveraient un jour au Walhalla... Il n'est pas d'honneur plus grand pour un cadet d'Alpha du Centaure que de faire don de sa vie au prince Androf et de périr les armes à la main, bien sûr, néanmoins Kay éprouvait une certaine mélancolie.

La nuit tombait. Les deux soleils jumeaux disparaissaient derrière les crêtes, jetant de pâles lueurs sur la roche déchiquetée. Kay se prit à rêver. La fatigue lui procurait une sorte d'ivresse.

Un hurlement guttural l'arracha à sa méditation.

Une trace noire s'inscrivit sur le sol, à quelques pas devant lui. Il se jeta au sol, cria quelques ordres concis, riposta, au jugé, dans la direction d'où, lui sembla-t-il, venait le tir.

Un Sidarien s'embusquait par ici. Kay scruta les environs, distingua une silhouette qui se coulait silencieusement entre les rochers. Il épaula son arme, ajusta sa cible, pressa la détente. Trop tard : l'impact forma une tache orangée sur la paroi d'un rocher derrière lequel l'assaillant venait de disparaître. Kay tendit le bras, s'élança, suivi de deux de ses hommes. Il n'y avait plus rien à faire pour le guetteur gisant sur le sol, mais il lui fallait la peau de ce salaud de Sidarien !

Parvenu là où s'était dissimulé le tireur quelques instants plus tôt, il ordonna à ses compagnons de le couvrir, et progressa prudemment, le dos collé à la pierre. C'était à lui de prendre des risques. Avant de s'engager plus en avant, il consulta son terminal-bracelet, pour essayer

de repérer la position de l'autre, et aussi de vérifier qu'aucun groupe ennemi plus important ne rôdait dans les parages ; ils pouvaient avoir affaire à un commando suicide entier et non à un isolé. Des lignes en pointillé scintillaient sur l'écran, des cercles se déplaçaient, mais l'image n'était pas stable. Le relief torturé du terrain troublait la réception. Peut-être les commandos sidariens utilisaient-ils des brouilleurs.

Kay renonça à utiliser son terminal. Mais, à l'instant où son bras s'abaissait, une gerbe d'étincelles jaillit de l'appareil fixé à son poignet, un filet de fumée s'en échappa, accompagné de grésillements et de bruits étranges. Le lieutenant centaurien ne ressentit aucune douleur, mais fut pris de vertige. Il éprouva la sensation de flotter dans le vide, dans l'obscurité.

Avant de perdre conscience, il pensa que le tireur sidarien avait été plus adroit que lui et venait de l'expédier au Walhalla où il allait rejoindre Cochrane. Un sourire s'esquissa sur ses lèvres.

CHAPITRE XI

— Hello ! Richard, comment ça va ?

La voix du Président était enjouée. Du président lui-même, on ne voyait que les bottes posées sur le bureau géant et croisées l'une sur l'autre. De belles bottes assurément, des Tony Lama en serpent, avec la carte du Texas gravée sur la tige et des motifs en feuille d'or.

Matheson toussota poliment en fixant successivement le drapeau des États-Unis d'Amérique et l'exemplaire unique de la constitution rédigée à la main par Abraham Lincoln en personne encadré dans un sous-verre.

— Euh... Tout baigne, monsieur le Président... Avez-vous eu le temps de jeter un coup d'œil au rapport Ronald ?

Les bottes disparurent et le visage du Président apparut.

— Tiens, regardez donc ça, dit-il en tendant au patron de l'Agence un cube multicolore, j'ai encore amélioré mon score. Moins d'une minute pour tout remettre en place...

— C'est une belle performance, acquiesça Matheson. Et euh... pour le rapport Ronald, vous avez eu le temps ?

Le Président cligna de l'œil.

— Nom de Dieu, vous me demandez si j'ai eu le temps ? Je l'ai pris, le temps ! Quand c'est pour le pays, Richard, je le prends, le temps. D'ailleurs je le dis toujours : quand on veut faire quelque chose, on trouve toujours le temps de le faire... N'est-ce pas, Richard ?

— C'est certain, opina poliment Matheson.

— Alors je l'ai lu votre bordel de rapport, et je l'ai même relu. (Il frappa du plat de la main une chemise cartonnée.) Il est là, vous voyez.

Le Président se pencha en avant et baissa la voix :

— Dites, Richard, ça n'est pas une blague ? (Il partit d'un rire caverneux.) Ha, ha ! Parce que c'est de la dynamite, ces types qui nous tombent du ciel avec ces armes ! Et moi, je dis, comme disait mon

vieux pasteur, quand j'étais même, dans mon petit bled perdu au milieu du désert, du côté de Houston, que c'est en quelque sorte un coup du ciel. « Aide-toi, le ciel t'aidera », qu'il disait toujours, le vieux chenapan. (Le Président leva un doigt en l'air comme un pasteur en train de prêcher, puis agita la tête de droite et de gauche.) Ça ne l'empêchait pas de lorgner les filles qui se mettaient devant l'office, ce vieux grigou. Nom de Dieu, je crois bien qu'il était encore sacrément vert à quatre-vingts piges et quelques...

Matheson supporta patiemment cette digression en se concentrant à nouveau sur la bannière étoilée.

— Oui, disait le Président, je crois bien que c'est parce que l'Amérique a repris le chemin des traditions et de la morale que ces petits gars-là nous arrivent du ciel...

— Eh bien, remarqua Matheson, il y a une explication scientifique à tout cela, et le professeur Milovitch... Mais naturellement il n'est pas impossible que..., s'empressa-t-il d'ajouter avec diplomatie.

— Ce gars, vraiment, c'est Rambo en personne ! C'est sympa de lui avoir donné le nom de code de Ronnie, vraiment, Richard, je suis très touché... (Il y avait de l'émotion dans la voix du Président et ses yeux brillaient.) Oui, je suis très touché. J'aimerais le connaître, ce petit gars-là. Si nous en avons comme ça deux mille de notre côté... Bon Dieu, Richard, il faut le convaincre de s'engager avec nous !

— Les services psychologiques s'en occupent, assura Matheson. Il y a des progrès de ce côté-là depuis la rédaction du rapport.

— C'est très bien, Richard, très bien, parce que je voudrais... (Le Président redevint tout d'un coup très sérieux et prit une profonde inspiration en levant les yeux au plafond.) Oui, je voudrais bien encore faire ça pour le pays avant de casser ma pipe ou de laisser mon fauteuil à ces connards de démocrates !

* *

*

— Lieutenant Kay, nous nous devons de vous donner quelques explications.

Le chef des services psy de l'Agence avait revêtu son bel uniforme de colonel, avec ses décorations et toutes sortes de choses rutilantes. Il se tenait debout derrière son bureau, le torse légèrement penché en avant, les deux mains posées à plat sur la table, il adressait à l'officier centauren le sourire le plus chaleureux de sa gamme. Instinctivement, le lieutenant se figea au garde-à-vous et salua. À la centaurienne, le

poing sur la poitrine. Son visage était reposé, ses joues rasées de près, mais son uniforme portait des traces de boue. De la boue de B-3 où le combat faisait toujours rage, probablement.

Le psy tendit la main au lieutenant et lui fit signe de s'asseoir.

— Je vous en prie, lieutenant, détendez-vous...

— Où sommes-nous ? demanda Kay en jetant un regard circulaire sur la pièce.

— Je vais vous répondre, mais je dois vous avertir que ça va vous causer un choc, lieutenant Kay...

Le psy connaissait le nom et le grade du Centaurien, pour la bonne raison qu'il avait pu examiner ses papiers militaires tout à loisir pendant son sommeil. Dès son arrivée, Kay avait été anesthésié, son équipement, ses armes examinés par des spécialistes, puis tout lui avait été rendu avant son réveil.

Le jeune Centaurien sourit.

— Je pense que ça ne m'éprouvera pas davantage que la perte de tant de mes compagnons dans cette bataille, mon colonel, dit-il. Je ne comprends pas très bien... euh... votre uniforme... Suis-je prisonnier ?

— Vous n'êtes absolument pas prisonnier, lieutenant. Mais, dans votre propre intérêt, nous ne pouvons pas vous laisser circuler seul et n'importe où. Pour votre propre sécurité...

Kay leva un sourcil étonné. Il n'avait pas entendu le moindre bruit d'explosion depuis son éveil.

— Pour ma sécurité...

— Oui, figurez-vous que des agents sidariens rôdent un peu partout. Sauf dans cette base qui est soigneusement protégée, bien entendu...

— Je me sens capable d'affronter les Sidariens !

— Je n'en doute pas un seul instant, lieutenant. Le problème est que la guerre se déroule ici sous des formes beaucoup plus complexes que sur B-3. De nombreux agents de Sidar se dissimulent sous toutes sortes d'apparences, ne portent pas d'uniformes. Et vous ne reconnaîtriez probablement même pas les Sidariens dans leurs uniformes d'ici...

Kay se raidit.

— C'est contraire aux...

Le psy leva une main apaisante.

— Oui, je sais, c'est contraire aux conventions signées entre Centaure et Sidar. Je suis désolé de vous informer que ces conventions n'ont pas cours ici... Votre compagnon d'armes, le capitaine Cochrane, pourra vous le confirmer.

— Cochrane, il est ici ? explosa Kay. Où sommes-nous donc, mon colonel ?

— Au Walhalla, lieutenant Kay. Vous êtes au Walhalla.

* *

*

Muriel regarda l'enveloppe que l'homme du F.B.I. venait de déposer devant elle, hésita, puis se décida à allonger la main. Pour la saisir. Sentir cette épaisseur entre ses doigts lui procura une impression étrange. Elle ne s'était jamais considérée comme une fille intéressée, mais...

— Il y a vingt mille dollars, mademoiselle Favard, dit Ed d'une voix neutre.

— Et qu'attendez-vous de moi ?

Ed sourit.

— Rien... Absolument rien... C'est une sorte de... de dédommagement pour la façon dont nous avons perturbé votre voyage à New York. Nous ne vous demandons que votre discrétion, votre absolue discrétion...

— Et... ?

— Vous faites allusion à l'homme qui vous accompagnait... Il est hospitalisé et soigné pour son amnésie. Pour des motifs que nous sommes dans l'impossibilité de vous révéler, car ils concernent la défense nationale des États-Unis, nous ne pouvons pas vous autoriser à le rencontrer pour le moment. Plus tard, quand il sera guéri, il aura la possibilité de vous revoir. S'il le souhaite...

Après tout, qu'était Cochrane pour elle ? Et même si ce flic ne lui disait pas tout, il y avait une part de vérité dans ses propos : Cochrane n'était pas dans son état normal, il avait besoin de soins. Leur liaison n'aurait pas duré. Déjà, elle éprouvait le sentiment que tout ça était très lointain. Et à y bien réfléchir, elle avait été complètement cinglée de suivre ce type, d'organiser ce voyage dans ces conditions.

Elle glissa l'enveloppe dans le sac qu'ils lui avaient rendu. Ed lui adressa un nouveau sourire.

— Une voiture vous déposera à votre hôtel, mademoiselle. Et soyez prudente : ne conservez pas une telle somme sur vous.

En montant dans la longue limousine noire, Muriel s'efforça d'imaginer comment elle allait dépenser cet argent. Cochrane n'était déjà plus qu'un vague souvenir.

* *

*

La jeune femme se redressa sur un coude. Kay la contempla rêveusement. Ses doigts effleurèrent sa peau, s'attardant sur les auréoles brunes de ses mamelons. Elle possédait des seins ronds, haut placés. Elle écarta cette main, d'un geste affectueux mais ferme. Si elle le laissait faire, ce type allait recommencer. Il semblait véritablement inépuisable.

— Eh bien, lieutenant Kay, êtes-vous maintenant convaincu d'être au Walhalla ?

Sans attendre de réponse, elle sauta sur la moquette d'un coup de reins, marcha jusqu'à la salle de bains. Kay suivit avec intérêt le balancement de ses fesses nues et musclées.

Le sergent Nancy Higgins s'infligea une douche bouillante, puis glacée, se frictionna énergiquement, enfila ses vêtements et abandonna son amant centauren pour aller s'installer devant le clavier d'une machine électronique dans une pièce voisine. Elle alluma une cigarette, en tira une profonde et voluptueuse bouffée, et entreprit de taper son rapport.

* *

*

Tandis que son compagnon d'armes découvrait les jeux de l'amour, et y prenait goût, Cochrane assistait à une mini-conférence à laquelle participaient, outre le professeur Milovitch, Steadman et Matheson, le colonel Bums, chef des services psy de Langley.

— Je comprends parfaitement que le comportement du capitaine Steadman ait pu heurter vos principes, capitaine Cochrane, dit le psy. Mais les règles de la guerre que nous menons ici sont différentes de celles que vous avez appliquées jusqu'ici. Je pense que vous l'avez maintenant bien compris, et que vous ne lui en tenez plus rigueur...

— Affirmatif, fit sobrement Cochrane.

Un sourire s'épanouit sur le visage du colonel psy.

— Très bien... Car nous sommes réunis ici aujourd'hui pour envisager votre participation à notre combat. Je vais passer la parole au Major Matheson.

Matheson toussa et dévisagea successivement ses deux subordonnés. Cette comédie lui semblait ridicule, surréaliste.

— Ce monde, vous l'avez compris, devrait être un véritable paradis, attaqua-t-il. Ce que vous appelez le Walhalla... Vous avez eu d'ailleurs l'occasion, capitaine, de goûter à quelques-uns des plaisirs qu'il nous réserve...

Deux collègues du sergent Nancy Higgins s'étaient en effet appliquées à parfaire l'éducation sexuelle de Cochrane depuis le départ de Muriel, trois mois plus tôt.

Cochrane se contenta d'un mouvement de la tête. Ils n'avaient cessé de lui répéter cela pendant ces trois mois. Ils lui avaient aussi fait visionner des cassettes vidéo, appris toutes sortes de choses sur ce monde qu'il croyait maintenant mieux connaître.

Matheson toussota de nouveau.

— Vous avez aussi compris, je pense, que nous n'avons pas la possibilité technique de vous renvoyer combattre sur B-3. Par contre, nous pouvons vous proposer de poursuivre le même combat à nos côtés. Le combat contre Sidar, le combat contre ceux qui font de cet univers un enfer quand il pourrait être un véritable Walhalla...

Cette fois, Matheson se prenait au jeu : il parlait avec emphase et trouvait qu'au fond il ne s'y prenait pas si mal.

— Ce combat, poursuivit-il, vous pourrez le mener avec d'autres officiers de Centaure qui effectueront le même choix.

Matheson effleura une table de commandes placée devant lui. La luminosité diminua, un rideau coulisssa sur une paroi de là pièce, dévoilant un vaste écran. L'image du lieutenant Kay apparut. Le jeune officier était dans un fauteuil, il portait son uniforme de lieutenant de la garde centaurienne et se tenait très droit. On ne distinguait pas son interlocuteur.

— Kay ! cria Cochrane en se penchant en avant.

— Oui, votre ami le lieutenant Kay est parmi nous et vous pourrez bientôt le rencontrer, mais faites encore preuve d'un peu de patience, et écoutez-le, capitaine Cochrane.

Cochrane se tut, fixa l'image en s'efforçant de se maîtriser, mais son rythme cardiaque s'était brutalement accéléré.

— Je suis prêt à combattre avec vous, disait Kay d'une voix résolue. Il n'y a aucun problème, je vous aiderai à chasser les Sidariens du Walhalla !

Matheson fit disparaître l'image.

— Le lieutenant Kay pourra très bientôt vous confirmer les paroles qu'il vient de prononcer, et vous n'êtes pas obligé de prendre une décision immédiate, capitaine Cochrane. Néanmoins, nous aurions aimé connaître votre point de vue...

Cochrane se tourna vers Burns.

— Oui, dit-il, je crois avoir compris tout cela, je vous l'ai déjà dit... Certaines choses m'échappent encore, bien sûr. (Le Centaurien semblait désorienté, puis son ton et son attitude se modifièrent.) Oui, je suis prêt à combattre...

En fait le combat faisait partie de lui-même, il lui manquait. Les plaisirs qu'il avait découverts ici, et qui lui laissaient entrevoir ce qu'aurait pu être le Walhalla, n'avaient pas suffi à combler le vide. Cochrane se sentit soudain bouillir du désir d'affronter les Sidariens, de charger au premier rang, laser au poing.

Les quatre autres hommes présents sentirent cette brusque transformation. Matheson gratifia le psy d'un sourire de satisfaction.

— Très bien, l'ami, dit alors Steadman qui n'avait pas encore parlé. Je sens que nous allons faire une bonne équipe tous les deux ; et encore une fois j'espère que vous ne m'en voulez pas trop, n'est-ce pas ? On vous l'a dit : il faut se méfier des Co... euh, des Sidariens, n'est-ce pas, ils sont partout. Alors nous allons maintenant vous expliquer quelque chose. Regardez cette carte.

L'écran s'éclaira et un planisphère géant apparut.

Matheson prit une longue tige de bois.

— Voyez-vous, capitaine Cochrane, toute cette zone, indiquée en rouge, est actuellement occupée par vos ennemis, par les troupes des hiérarques de Sidar...

Et le directeur de l'Agence posa l'extrémité de sa tige sur la carte de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques...

CHAPITRE XII

Washington – 8 heures.

Un petit vent frais soufflait sur l'aéroport. Matheson releva le col de son imperméable en observant le jet blanc sortir son train d'atterrissage. L'avion effleura le sol, puis commença à rouler sur la piste, sans la moindre secousse. Le pilote était un as. Le directeur de l'Agence courut se placer au pied de l'échelle dès que celle-ci fut dépliée. Le Président apparut, dut se pencher pour franchir la porte de l'appareil. Il portait un jean avec un gros ceinturon, une chemise à fleurs et un stetson blanc à larges bords.

— Hello ! Richard. Il fait plus beau au Texas qu'ici...

— Sûr, monsieur le Président...

Les deux hommes marchèrent à grandes enjambées vers la longue Cadillac noire au capot orné du drapeau étoilé.

— Je suis revenu en quatrième vitesse, quand j'ai su que tout était prêt, dit le Président quand ils furent installés à l'intérieur.

— Absolument, tout est prêt, monsieur le Président.

Le Président était jovial, mais Matheson paraissait tout de même tendu. Le Président lui flanqua une grande claque dans le dos.

— J'espère que vous n'allez pas manquer votre coup, parce que sinon, moi, je saute...

— Je crains que vous ne soyez pas le seul à sauter en cas d'échec, au sens figuré comme au sens propre...

Le Président éclata d'un rire sonore.

— Ah oui, sacré Richard, va, toujours le mot pour rire... Mais non, si tout ce que vous m'avez dit sur ces gars-là est exact, les Ruskofs n'y verront que du feu, pas le temps de dire ouf ! (Puis, baissant le ton :) J'espère que vous avez pris toutes vos précautions, enfin pour que rien ne transpire. Parce qu'il ne manquerait plus qu'un connard soulève l'affaire au Congrès avant le déclenchement de l'opération.

Matheson regarda sa montre.

— Sur ce plan, il n'y a pas à s'en faire... Ça commencera dans trois heures. Et le Congrès ne siège pas aujourd'hui...

Le Président se frappa le front.

— C'est ma foi vrai. Bon Dieu ! Où avais-je la tête... Vous savez, Richard, j'étais à la pêche à la truite hier, alors j'ai un peu oublié tout ça. Il faut décompresser de temps en temps, Richard, vous devriez essayer ça, la pêche à la truite. Par chez nous, là-bas, nous avons de sacrés beaux morceaux. Un jour, il faudra que je vous montre les photos...

— Ah oui, bien sûr, dit Matheson, sans enthousiasme.

La Cadillac s'engouffra dans un passage souterrain gardé par des M.P. casqués de blanc, un lourd portail d'acier bascula devant le véhicule présidentiel. Un groupe de civils et de militaires attendait les deux hommes. Tous empruntèrent un ascenseur aux parois de métal étincelant qui s'enfonça silencieusement dans les profondeurs. Puis le Président s'enferma avec Matheson dans un bureau ovale, réplique de celui qu'il occupait à la Maison-Blanche en plus dépouillé. Une batterie d'écrans vidéo faisait face à la table de travail.

Le Président se frotta les mains, s'assit derrière le bureau, fit signe à Matheson de s'installer lui aussi dans un fauteuil.

— Alors, racontez un peu comment ça va se passer ?

— C'est très simple, monsieur le Président. Nous avons constitué un état-major avec quatre officiers centauriens : le capitaine Cochrane, les lieutenants Kay, Rhapapu et Bishaw. Nous avons confié le commandement à Cochrane, qui sera constamment épaulé par Steadman...

— Ah... Un simple capitaine... Vous ne pouviez pas récupérer un général ?

— Aucune importance, là n'est pas le problème, monsieur le Président. Cochrane fera parfaitement l'affaire. Et maintenant, nous l'avons bien en main. Les psys ont fait du bon boulot. Il croit dur comme fer qu'il va flanquer la pile aux Sidariens...

— O.K., O.K., Richard, ce que j'en disais... Bon, et ensuite ?

— À l'heure actuelle, notre état-major est sur le territoire russe, en compagnie de notre spécialiste, le professeur Milovitch ; sa présence est indispensable. Nous lui avons donné une fausse identité, tout a marché comme sur des roulettes. L'offensive sera lancée à 11 heures pile.

— Ah oui, très bien... très bien, mais comment allez-vous faire

passer le Rideau de Fer à vos commandos ?

— Très simple, monsieur le Président, Milovitch a emporté un *Wartronic* avec lui. Les douaniers russes n'ont fait aucune difficulté... En cas de problème, deux de nos agents ont emporté deux autres jeux. Milovitch ne fera sortir ses Centauriens qu'au dernier moment.

— Et vous pensez que ce sera suffisant ? Ils seront assez nombreux ?

— Ils ne s'empareront que des principaux points stratégiques, des centres de décision.

— Et s'ils se font dégommer par les Ruskofs ?

— C'est très improbable, monsieur le Président. La garde centaurienne dispose de boucliers de protection énergétique qui rendent inutilisables les armes conventionnelles et nucléaires. L'ordinateur de Langlay nous donne 99,9903 % de chances de réussite sans bavures.

Le Président parut impressionné par ce chiffre.

— Alors, tout est O.K., Richard, j'ai hâte qu'il soit 11 heures et de voir ça... D'ici là, eh bien je crois que je vais rédiger mon discours pour la télé. Le monde libre triomphant... L'humanité débarrassée de l'hydre des Soviets. (Le Président semblait ému, sa voix chevrotait. Il prit Matheson par les épaules.) J'aurais vécu assez vieux pour voir ça, Richard !

Matheson se dégagea de cette étreinte, désigna les écrans vidéo d'un geste large.

— Vous pourrez pratiquement tout suivre en direct, monsieur le Président.

Le Président donna un coup de poing sur son bureau.

— Alors, bon sang ! Je sens que je vais m'en payer une sacrée tranche. C'est mieux que les jeux vidéo, ce truc-là, Richard...

* *

*

Moscou – 10 h 50.

Une longue file patientait devant le mausolée de Lénine gardé par deux soldats immobiles comme des statues ; des militaires balourds, engoncés dans leurs lourdes capotes, arpentaient le pavé ; des touristes descendaient d'un car à deux étages, d'autres déambulaient, bardés d'appareils photo. Dans cette petite foule, l'agent du K.G.B. le plus

perspicace aurait eu bien du mal à identifier le professeur Milovitch et l'officier centaurien Cochrane, lesquels marchaient paisiblement avec, sous le bras, ce qui pouvait ressembler à des paquets-cadeaux : deux boîtes de *Wartronics* emballés dans du papier noir à motifs rouge et argent, attachés par des cordons dorés. Les appareils, miniaturisés par les spécialistes de Langley, étaient deux fois moins volumineux que ceux commercialisés par Electronic Games Inc.

Une forte femme coiffée d'un bonnet de loutre s'avança au-devant des deux hommes, poussa un cri de joie en apercevant Milovitch. Celui-ci lui tendit les bras, l'embrassa, et lui montra son paquet, qu'elle s'empressa de déballer, comme le ferait une personne hâtive de recevoir un précieux présent. Un milicien de passage leur jeta un rapide coup d'œil, sans s'attarder.

Milovitch procéda à une rapide vérification de son appareil préréglé, enfonça une touche.

*

Le capitaine Rog somnolait devant ses écrans. Rien à redouter dans l'immédiat : son vaisseau avec deux cents hommes d'équipage et leur armement était placé sur orbite autour du V-15. Les unités sidariennes les plus proches devaient se trouver à quelques années-lumière, et la cuisante défaite qu'ils venaient d'essuyer sur le B-3 rendait improbable toute tentative dans ce secteur à brève échéance. Aussi le capitaine centaurien pouvait-il en toute bonne conscience se laisser aller à la rêverie en surveillant ses moniteurs du coin de l'œil.

Une première secousse le tira brutalement de sa léthargie. Il pensa d'abord que l'écran de protection était tombé en panne et que des météorites avaient heurté son appareil. Il vérifia rapidement ses instruments, se rassura : tout était en ordre. Il y eut alors une seconde secousse, plus brutale, qui lui fit perdre l'équilibre, puis toute une série de bruits étranges. L'habitacle du poste de commandement fut noyé dans une sorte de brume, des étincelles jaillirent des consoles dans un concert d'affreux grésillements, les instruments s'affolèrent.

Rog voulut alors déclencher l'alerte-évacuation ; il avança la main dans la direction supposée du bouton d'alarme ; il n'y voyait plus grand-chose. Avant d'avoir réussi à l'atteindre, il se sentit emporté par un tourbillon d'une puissance incroyable, un voile passa devant ses yeux, et il perdit connaissance.

À onze heures pile, le vaisseau centaurien se matérialisa sur la place Rouge. Il se présentait comme une boule légèrement aplatie, constituée d'une matière brillante, la faisant paraître presque translucide, et hérissée d'une multitude d'antennes.

Le caporal Romanov, qui montait la garde devant le palais du Kremlin, son Kalashnikov en travers de la poitrine, n'en crut pas ses yeux. Il demeura au moins trente secondes, bouche bée, les yeux écarquillés, avant de se décider à utiliser son talkie-walkie pour alerter ses supérieurs.

* *

*

— Bordel, jura Rog, où sommes-nous donc ?

Et il déclencha l'alarme, pour de bon cette fois. Harnachés, bottés, casqués, les hommes du piquet d'alerte jaillirent dans le poste de commandement, les autres s'extirpèrent de leur couchette, s'équipèrent fébrilement tandis que le hululement de la sirène retentissait dans tout le vaisseau.

— Écrans de protection en batterie ! commanda Rog, pour faire face à toute éventualité.

En même temps, il distingua sur ses écrans des individus bizarrement accoutrés et des bâtiments étranges, qui évoquaient un peu les palais des hiérarques de Sidar, du moins les images qu'il en avait vues.

— Un officier de la garde à l'identification ! annonça son second, qui avait pris place à ses côtés devant les consoles.

Allons bon ! Que venait faire la garde dans son secteur.

Cochrane apparut sur un écran, en tenue de combat.

— Capitaine Cochrane, troisième commando de la garde impériale, je demande à pénétrer dans votre appareil, voici mon code...

À regret, Rog effectua les opérations nécessaires. Les deux hommes se saluèrent à la centaurienne, le poing sur la poitrine.

— Je prends le commandement de votre vaisseau et de vos hommes au nom du prince Androf, capitaine ! annonça-t-il.

— Comme vous voudrez, maugréa Rog, mais vous pouvez peut-être m'expliquer de quoi il retourne...

Le règlement militaire donnait, à grade égal, autorité aux officiers de la garde, mais cette procédure n'était que rarement utilisée et fort mal considérée par les autres corps.

— Nous allons nous emparer de positions tenues par des mercenaires de Sidar, annonça Cochrane. Pas le temps de vous donner de détails, désolé. L'ennemi dispose d'importants moyens nucléaires

de niveau 2, 3 et 4... Tous les points doivent être immédiatement localisés et neutralisés sans destruction dans un rayon de mille cinq cents kilomètres.

Rog plissa les yeux et considéra Cochrane comme s'il doutait de son bon sens, se retourna vers son second, quêtant son avis.

— De niveau 2, 3 et 4, dites-vous ? Enfin, il y a longtemps que les Sidariens n'utilisent plus de vieux trucs comme ça...

— Ne discutez pas. Exécution. Ou je vous fais placer aux arrêts !

Le second pianota sur une console, observa des symboles sur une surface lumineuse quadrillée.

— Il a raison, mon capitaine, c'est bourré de machins nucléaires archaïques par ici, regardez vous-même...

— Alors allez-y, ordonna Rog, faites comme il dit ! S'ils n'ont que ça comme artillerie, ça ne doit pas nous poser de problèmes.

Les mains dans le dos, Cochrane observait le second manipulant ses manettes.

— Parfait, dit-il, quand celui-ci eut annoncé « charges nucléaires neutralisées », nous allons passer à la seconde phase de l'opération. Que deux commandos de cinquante hommes se tiennent prêts à l'attaque, ils seront placés sous le commandement des officiers de la garde Kay et Rhapapu.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? ne put s'empêcher de demander le capitaine Rog.

— Prendre ce bâtiment, capitaine.

Et il pointa son doigt sur l'écran où apparaissaient les tours du Kremlin.

* *

*

Réveillé par un sous-officier, après l'appel du caporal Romanov, le lieutenant Vorachine, officier de permanence, gravit pesamment les escaliers menant au chemin de ronde, s'accouda au parapet, régla ses jumelles.

— Sainte mère de Dieu ! jura-t-il, en distinguant l'objet non identifié reposant au milieu de la place.

Des badauds et des miliciens tentaient de s'en approcher, mais un invisible obstacle les en empêchait : on les voyait tourner autour de

l'engin, les mains tendues devant eux, comme s'ils touchaient un mur transparent.

— C'est bien ce que je vous avais dit, mon lieutenant, dit le sergent, soulagé de s'être déchargé du lourd fardeau qui pesait sur ses épaules depuis qu'on l'avait averti de cette présence incongrue.

Quelques minutes plus tard, le colonel commandant la garde du palais poussa un effroyable juron.

— Une soucoupe volante, vous vous foutez de moi ! Ce lieutenant Vorachine doit encore être bourré comme une huître, je vais l'expédier cuver en Afghanistan, moi, et ça ne va pas traîner. Et j'aimerais ne plus être dérangé pour des conneries, compris ?

Le visage de l'homme qui lui faisait face se décomposa d'un seul coup. Le colonel savait que ses gueulantes portaient, mais pas à ce point-là. Il se retourna et réalisa qu'un groupe de types ressemblant à des figurants d'un film de science-fiction braquaient sur lui de bizarres armes de poing. Sa surprise augmenta encore quand un homme en blouson s'adressa à lui en russe avec un fort accent américain.

— Ne tentez rien, colonel ! aboya Steadman. Vous êtes prisonnier de l'armée des États-Unis. (Il dévisagea Kay et ajouta :) Et de la garde impériale de Centaure.

* *
*

Le numéro un soviétique compulsait un dossier étalé sur ses genoux tout en dodelinant de la tête en suivant la mesure de la neuvième symphonie de Beethoven, quand sa femme pénétra dans la pièce.

— Tu n'entends donc pas ?

Agacé, le numéro un s'arracha au charme de la musique, dévisagea son épouse, se décida à baisser le volume.

— Que devrais-je donc entendre ?

À cet instant retentirent des coups frappés avec violence contre la porte. Les traits de l'homme d'État s'affaissèrent. Il ne connaissait que trop bien cette situation. Immédiatement il pensa à un coup de force de l'aile néo-stalinienne du K.G.B. ; ses dernières réformes lui avaient fait beaucoup d'ennemis dans l'appareil du parti. Il se leva, replia ses lunettes.

— Sois gentille, Larissa, demanda-t-il, fais les valises. Je crains de devoir partir pour un long voyage...

À cet instant, toute une paroi de l'appartement se désintégra et un groupe d'hommes jaillit par cette ouverture, l'arme au poing.

— Vive le prince Androf ! cria farouchement Cochrane en dirigeant son laser sur la poitrine du numéro un.

— Je croyais tous les héritiers du tsar éliminés, remarqua l'épouse du dirigeant soviétique avant de s'évanouir.

* *

*

Washington – 11 h 45.

— Nom de Dieu, venez donc voir ça, hurla le Président, hilare, en se flanquant une grande claque sur la cuisse.

Vaguement surpris, un général à la crinière blanche pénétra dans le bureau ovale, suivi d'un officier plus jeune. Le Président saisit le général par les épaules, l'étreignit, avant de lui montrer les écrans.

Le drapeau des États-Unis d'Amérique flottait sur le Kremlin.

— Et vous êtes sûr... ? questionna le général. Il ne s'agit pas d'une fiction ?

— Bon Dieu, jura le Président, toutes leurs bases nucléaires sont paralysées ! Ça n'est pas un beau coup, ça ?

Le général parut sceptique, il adressa un signe à son subordonné, qui décrocha un combiné, composa un numéro, tendit l'appareil à son supérieur.

Il y avait du grésillement sur la ligne, la voix semblait nasillarde, mais on l'entendait tout de même très nettement.

— Nous avons confirmation, mon général, disait cette voix. Moscou est pris.

CHAPITRE XIII

Une petite lumière orange clignotait sur l'écran tridi.

— Moscou pris ! annonça joyeusement Nga Moktar. J'ai gagné.

Son compagnon de jeu examina pendant quelques instants les combinaisons inscrites sur le tableau de sa console en grattant son oreille pointue de la pointe de son ongle bleu, puis coupa rageusement le contact.

— C'est d'accord, reconnut le jeune Sidarien, tu as gagné, mais la prochaine fois, c'est moi qui prends les Américains !

FIN

*Achevé d'imprimer en novembre 1987
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

N° d'impression : 2355. –
Dépôt légal : décembre 1987.

Imprimé en France

1 Siège de la CIA.

1 Diminutif pour « communistes ».